

Bulletin de l'APHCQ

ASSOCIATION DES PROFESSEURES ET DES PROFESSEURS D'HISTOIRE DES COLLÈGES DU QUÉBEC
VOL. 3 NO 4 / MAI 1997

Regards sur le Moyen Âge

Pages 8 à 13

Rappel : le congrès
des 11-12-13 juin

Page 3

La page cliotronique

Pages 19 à 20



L'APHCQ

L'Association des professeurs et des professeurs des collèges du Québec (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la Loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

POUR DEVENIR MEMBRE, il suffit d'envoyer ses coordonnées (Nom, adresse, institution s'il y a lieu, téléphone) et un chèque de 25\$ à l'ordre de l'APHCQ, à l'adresse suivante:

M. Louis Lafrenière
Collège Édouard-Montpetit
945, Chemin Chamby
Longueuil (Qc)
J4H 3M6

POUR REJOINDRE L'ASSOCIATION, prière d'adresser toute correspondance à Madame Danielle Nepveu, collège André-Laurendeau, 1111, rue Lapierre, Lasalle (Qc), H8N 2J4. Téléphone: (514) 364-3320, poste 658.

POUR FAIRE PARAÎTRE UN ARTICLE, envoyer la documentation à M. Bernard Dionne, collège Lionel-Groulx, 100, rue Duquet, Sainte-Thérèse, Qc, J7E 3G6. Téléphone: (514) 430-3120, poste 454. Télécopieur: (514) 971-7883. Courrier électronique: dionneb@delta.clicnelgroulx.qc.ca.

EXÉCUTIF 1996-1997
Présidente: Danielle Nepveu (*André-Laurendeau*)
Vice-président et secrétaire: Éric Douville (*Saint-Laurent*)
Trésorier: Louis Lafrenière (*Édouard-Montpetit*)
Responsable du Bulletin: Bernard Dionne (*Lionel-Groulx*)
Responsable du congrès: Luc Lefebvre (*Vieux-Montréal*)

À VENIR

Que faut-il penser de la thèse de Goldhagen sur *Les Bourreaux volontaires de Hitler* (Seuil)?

Notre collègue Jacques Pincince (Rosemont) a accepté de faire le compte rendu de l'ouvrage de Goldhagen dans notre parution de la rentrée. Cette thèse cherche à montrer que les Allemands ont une responsabilité collective dans l'Holocauste. Un abondant dossier de presse témoigne de l'intérêt et

de la vivacité du débat qui a suivi la publication en français du livre de l'Américain Goldhagen, fils d'un rescapé des camps de concentration. Si vous avez un point de vue sur la question, il nous fera plaisir de publier un dossier sur le sujet lors de la rentrée. Date limite pour les articles: le 10 septembre.

Vous désirez devenir membre du comité de rédaction?

L'année 1996-1997 prend fin avec ce 4^e numéro de notre troisième volume. Le *Bulletin* a acquis sa vitesse de croisière avec quatre parutions, dont deux de 28 pages, et il a déménagé ses opérations au Regroupement Loisir Québec, au stade olympique à Montréal. Les membres du comité de rédaction tiennent à remercier tous ceux et celles qui nous ont fait parvenir des articles, des comptes rendus, des informations, des lettres, etc.

L'an prochain, un nouveau comité sera appelé à prendre la relève. Avec le courrier électronique et le

site internet de l'APHCQ, point n'est besoin d'habiter dans la région de Montréal pour faire partie de l'équipe du Bulletin: tous et toutes peuvent y participer, il suffit d'envoyer vos coordonnées à Bernard Dionne au cégep Lionel-Groulx. Le congrès de juin prochain ratifiera la liste des membres de l'équipe qui pourra préparer immédiatement le numéro de la rentrée et la publication des travaux des lauréats du concours François-Xavier-Garneau.

Bienvenue à tous et à toutes!

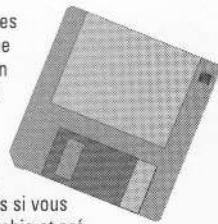
Sommaire

Vie de l'Association	p. 3-4
Regards sur le Moyen Âge	p. 8-13
Georges Duby	p. 8-9
Sur Michel Hébert	p. 10
Sur Le Goff et d'autres	p. 12-13
Comptes rendus	p. 14-18
La page Cliotronique	p. 19-20
Revue des revues	p. 21-22

Source de l'image de la page couverture:

Enluminure tirée des *Heures de la Vierge*, Flandres, vers 1515.

Anne FREMENTEL, *L'Âge de la foi*, Nederland, Time-Life International, 1966, 191 pages. (Coll. «Les grandes époques de l'homme»).



Le Bulletin de l'APHCQ

Comité de rédaction

Bernard Dionne
(Lionel-Groulx)

Éric Douville
(Saint-Laurent)

Paul Dauphinais
(Montmorency)

Daniel Massicotte
(Saint-Jean)

Patrice Régimbald
(Vieux-Montréal)

Lorne Huston
(Édouard-Montpetit)

Coordination technique

Patrice Régimbald
(Vieux-Montréal)

Infographie

Normand Caron

Impression

Regroupement
loisir Québec

Publicité et abonnement

Louis Lafrenière:
tél.: (514) 679-2630,
poste 593

Veuillez envoyer vos textes sur disquettes 3,5 po. (format MAC ou IBM) ainsi qu'une version imprimée, à double interligne, en caractères Times 12 pts., à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Nous retournerons les disquettes si vous nous envoyez une enveloppe pré-affranchie et pré-adressée. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées. Merci de votre collaboration.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada.

Prochaine publication Date de tombée : 10 septembre 1997
Sortie : fin septembre 1997

VIE DE L'ASSOCIATION

CONGRÈS DE L'APHQ

RAPPEL

• Les inscriptions pour le Congrès, qui aura lieu les 11, 12 et 13 juin prochain au cégep du Vieux Montréal, vont bon train. Nous nous permettons tout de même de rappeler à ceux qui ne se sont toujours pas inscrits qu'il est encore temps de le faire. Nous vous rappelons également qu'il est important que nous recevions vos formulaires d'inscription **le plus rapidement possible** afin de réserver un nombre de places suffisant pour le banquet. Si vous désirez de plus amples informations, n'hésitez pas à nous contacter:

Congrès de l'APHQ
a/s Luc Lefebvre
Cégep du Vieux Montréal
Département de géographie,
histoire et sciences sociales
255, rue Ontario Est
Montréal, (Québec) H2X 1X6
Tél: 982-3437 poste 2248
Télec: 982-3448

• Comme notre congrès coïncide avec la fin de semaine du Grand Prix de Montréal, il sera plus difficile de trouver des chambres d'hôtel au centre-ville de Montréal. Nous vous invitons donc à effectuer vos réservations le plus rapidement possible. Nous vous rappelons que notre système d'hébergement à domicile est toujours en vigueur; si vous désirez recevoir quelqu'un chez vous pour la

durée du congrès ou si vous souhaitez être hébergé pour les trois jours, communiquez avec Mme **Danielle Nepveu** au (514) 387-8141 ou au (514) 364-3320 poste 658.

• La **conférence D-3**, «Les grandes ruptures dans l'art occidental», sera donnée par M. **André Leblanc**, professeur au département d'Histoire de l'art au cégep du Vieux Montréal.

• En somme, tout est en place pour le Congrès. Il ne manque que vous. Inscrivez-vous en grand nombre.

Luc Lefebvre
Responsable du Congrès
Cégep du Vieux Montréal

Table ronde interdisciplinaire sur le XVII^e siècle

Lorne Huston, collège Édouard-Montpetit

«Si j'avais des conditions de travail idéales et des étudiants modèles, que voudrais-je partager avec eux sur le XVII^e siècle?» Tel fut la question qui devait servir comme point de départ aux interventions de six professeurs dans le cadre d'une table ronde interdisciplinaire organisée récemment au **collège Édouard-Montpetit**. Un professeur d'histoire (notre collègue **Luc Giroux**) ainsi que deux de ses collègues de philosophie, deux de français et un de politique ont accepté de répondre (chacun pour une quinzaine de minutes) à cette question devant un trentaine de leurs collègues provenant des quatre disciplines. Les professeurs de philosophie nous ont prévenus contre une lecture qui ramène Descartes à un rationalisme desséché et nous ont rappelé l'exis-

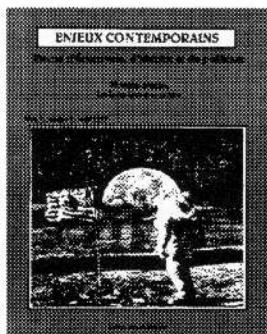
tence d'importants courants «sombres» de la philosophie du XVII^e siècle (les doutes d'un Pascal, le pessimisme d'un Hobbes). Le baroque italien, le classicisme français, leurs différences et leur complémentarité ont été abordés par les professeures de français alors que le parlementarisme britannique et le triomphe de l'absolutisme européen ont également fait l'objet de courts exposés par les professeurs de politique et d'histoire. Le tout fut suivi d'une période de débat avec la salle. Beaucoup ont vécu cette possibilité d'échanger librement avec leurs collègues sur des questions disciplinaires comme une bouffée d'air frais dans un contexte qui est de plus en plus dominé par l'accroissement de la tâche, la «technocratisation» du discours pédagogique, et des contrôles

bureaucratiques tatillons. Cette rencontre se plaçait sous le triple signe de l'amitié entre collègues, du plaisir à débattre des questions intellectuelles, et de la liberté d'agir en dehors des structures lourdes et formelles. A suivre...

Un nouveau site internet

Robert Lagassé, du collège Édouard-Montpetit a récemment ouvert un site sur l'Internet pour la maison d'édition qu'il gère avec Jeanette Lagassé: *Les éditions mémoire*. Pour l'instant, le site est axé sur l'histoire du Québec, de la Confédération à 1930. On trouve, par exemple, des textes pédagogiques sur les causes et le processus de mise en place de la Confédération. D'autres thèmes (l'émigration, l'industrialisation et les crises nationales et économiques) sont prévus. Vos commentaires seront appréciés. **Adresse URL:** <http://pages.infinit.net/memoire/>

Lancement de la revue *Enjeux contemporains*



Jeudi le 24 avril a eu lieu au collège Jean-de-Brébeuf le lancement de la revue *Enjeux contemporains* qui valorise, par leur publication, des travaux d'étudiants en sciences humaines. Notre collègue Dominic Roy en assure la direction et la supervision. Le premier numéro est consacré aux États-Unis et à leur politique extérieure. On y retrouve des articles, entre autres, sur la dernière campagne présidentielle et sur certains des épisodes importants de la politique extérieure américaine de l'après-guerre: l'entrée de la diplomatie américaine en France (1947) et «l'opération de la Baie des cochons» en 1961.

Collaboration entre l'APHQ et la Société des Études anciennes du Québec

Le président de la Société d'Études anciennes du Québec, M. Lucien Finette, et la présidente de l'APHQ, Danielle Nepveu, ont convenu d'instaurer une étroite collaboration entre nos deux associations. Outre un échange de nos bulletins, la publication d'informations d'intérêt commun et la participation à des activités conjointes sont envisagées. Rappelons que la SÉAQ a été fondée en 1967 et qu'elle compte aujourd'hui quelque 150 membres qui s'intéressent aux humanités gréco-latines. Elle pu-

blie donc un Bulletin et une lettre d'information périodique, un *Cahier des études anciennes* et un Bulletin spécial, *La Corne d'abondance*, regroupant les meilleurs travaux des étudiants des universités et des cégeps. Elle organise un concours annuel de civilisations anciennes, doté de 700\$ en prix, à l'intention des étudiants de cégeps, elle participe au congrès annuel de



l'ACFAS en plus de proposer une tournée de conférences dans différentes universités.

On peut devenir membre de la SÉAQ en envoyant ses coordonnées et un chèque de 35\$ à la Société des études anciennes du Québec, Trésorier (M. Alban Baudou), Université Laval, Département des littératures, Ste-Foy, Qc., G1K 7P4.

L'APHQ au 50^e anniversaire de l'IHAF

« C'est en juin 1946 que Lionel Groulx annonce publiquement son intention de mettre sur pied un Institut d'histoire de l'Amérique française. « Passe encore de bâtir,

mais planter à cet âge! » Le fondateur, ne l'oubliions pas, a 68 ans... ». « Ce concept d'Amérique française est original et devient rapidement le point d'ancrage de la recherche

sur la présence française en Amérique. » C'est pour célébrer le 50^e anniversaire de la fondation de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de sa Revue que plus d'une centaine de convives se sont attablés au restaurant *Les Trois Arches*, à Pierrefonds, le 12 avril dernier, en présence de la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin.

L'APHQ était représentée par sa présidente, Danielle Nepveu, de même que par deux autres membres de l'exécutif, Luc Lefebvre et Bernard Dionne. Signalons la présence de notre collègue Géraud Turcotte (Brébeuf) et de représentants de tout ce qui bouge et s'active dans le domaine de l'histoire au Québec. La ministre a invité les historiens du Québec à prendre davantage de place dans nos débats de société et à revendiquer une meilleure part dans le système scolaire pour notre discipline. Ces propos ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd...

Le concours F.-X.-Garneau

Le jury sera formé de Louise Lacour (Édouard-Montpetit), Yves Tessier (F.-X.-Garneau) et Gilles Boileau (Président de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec). Leur tâche sera ardue car les travaux s'annoncent nombreux et très intéressants, d'après les échos qui nous sont parvenus jusqu'à maintenant.

La remise des prix aura lieu le 13 juin prochain, à la fin du congrès de l'APHQ, au cégep du Vieux Montréal, en présence de représentants de la compagnie Domtar, commanditaire du concours, et des présidents de la FSHQ et de l'APHQ.

Le thème du concours 1997-1998 sera choisi lors de notre prochaine assemblée générale, qui aura lieu le 12 juin, toujours au cégep du Vieux Montréal, dans le cadre de notre congrès. Ce sera l'occasion de faire le point sur notre première expérience et de suggérer d'éventuelles améliorations au processus que nous inaugurons cette année. Toutes les suggestions seront les bienvenues!

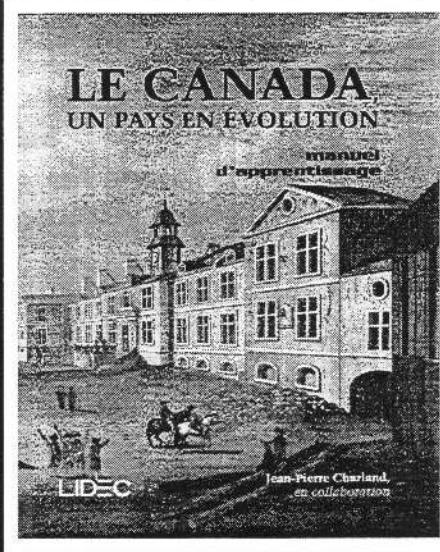
Danielle Nepveu
Présidente de l'APHQ



À l'agenda

- Le club des Cartophiles québécois présente le 4^e Salon québécois de la carte postale de Montréal, samedi, le 7 juin 1997, de 10:00 à 16:00, à l'Hôtel Maritime, 115 rue Guy (coin René-Lévesque). Un prix d'entrée de 3\$ est demandé. Pour information: Lisette Otis: (514) 722-2239. Rappelons que le club des Cartophiles publie un bulletin 4 fois l'an que l'on peut se procurer, moyennant la cotisation annuelle de 20\$, en s'adressant à Club des Cartophiles québécois, C.P. 26, Haute ville, Québec, Qc, G1R 4M8.
- Le congrès de l'APOP aura lieu au cégep de Bois-de-Boulogne, les 9-10-11 juin prochain. Au menu: internet, cédérom et autres ravissements. Pour information: Pierre Séguin, (514) 332-3000.
- Colloque sur **Gérald Godin, poète, journaliste et homme politique**, mercredi, 14 mai 1997, dans le cadre du congrès de l'ACFAS, Université du Québec à Trois-Rivières, Pavillon Ringuet, salle 3104. Informations: Élaine Dupré (514) 987-3000, poste 4582#.
- À surveiller au Musée Pointe-à-Callières ce printemps: exposition **Art et Archéo**, du 9 avril au 6 juin, 70 adolescents exposent au Musée. De plus, vendredi, le 16 mai, participez à une promenade éclairée dans le Vieux-Montréal, à compter de 21 heures, à partir de la place royale. Enfin, le 17 mai, journéedu 5^e anniversaire du Musée, « le musée se fera magique »...

LE CANADA, UN PAYS EN ÉVOLUTION



HISTOIRE

LIDÉC
COLLÉGIAL

Jean-Pierre Charland

Ia période étudiée s'étend du début de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. L'exposé obéit à un plan très net et très apparent. Ainsi, d'un premier coup d'œil, l'élève pourra mesurer sa tâche et en discerner les éléments; il saura où il va et par quel chemin.

Chaque chapitre est suivi d'un RÉSUMÉ, aussi substantiel et bref que possible, puis des dates principales POUR MÉMOIRE, car la «gymnastique chronologique», à condition qu'on n'en abuse pas, est un bon exercice d'assouplissement indispensable en classe d'histoire.

- Manuel de l'élève (592 pages)
- Cahier d'exercices (192 pages)
- Guide d'enseignement (212 pages)

On trouvera à la fin du manuel un court lexique où sont définis un certain nombre de mots d'usage courant dans le langage historique.

LA SOCIÉTÉ HUMAINE

DÉFIS & CHANGEMENTS

Ce volume a été conçu pour inciter l'élève à partir à sa propre découverte et à évaluer la qualité des relations qu'il ou elle entretient avec les autres. Nous souhaitons de tout cœur qu'une saisie des différences entre les cultures, sur un plan individuel et communautaire, favorise la compréhension et la tolérance.

LA SOCIÉTÉ HUMAINE

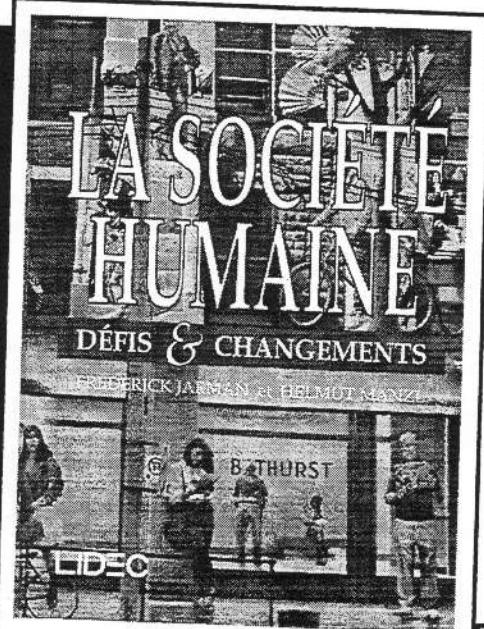
HISTOIRE

LIDÉC
COLLÉGIAL

AUTEURS

FREDERICK JARMAN
HELMUT MANZL

Traduction de la version originale anglaise
Human Society - Challenge & Change



Manuel (560 pages)

4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville
MONTRÉAL (Québec)
H2W 2HS
Téléphone:
(514) 843-5991
Télécopieur:
(514) 843-5252
Adresse Internet:
<http://www.lidec.qc.ca>

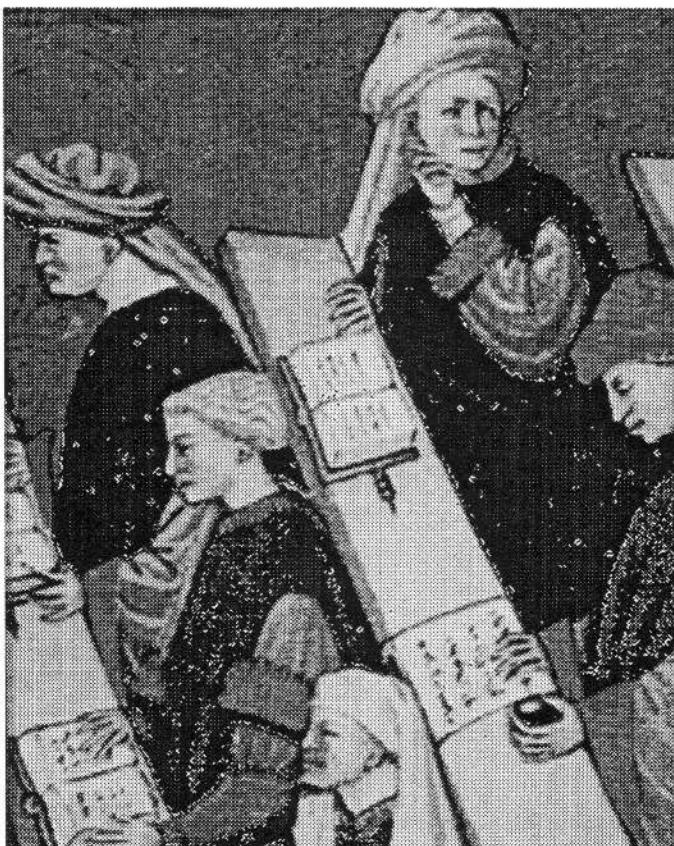


«L'enseignement de l'histoire à l'école: de la culture historienne à la pensée historique»

Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle, n° 7 (printemps 1997).

Combien de fois n'avons-nous pas assisté à des plaidoyers enflammés sur l'importance de l'enseignement de l'histoire dans la formation civique des jeunes, de la part d'écrivains, d'intellectuels, d'artistes, d'hommes d'affaires, de personnalités politiques, voire de ministres de l'éducation? Qu'y a-t-il donc de si formateur dans l'apprentissage de l'histoire pour alimenter la présomption d'importance qu'on lui témoigne à peu près unanimement dans tous les milieux et quelles sont les conditions les plus favorables à l'acquisition de cette formation? Telles sont les interrogations liminaires soulevées par Robert Martineau du département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières dans un article publié dans la dernière livraison des *Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*.

Martineau, en réponse à ces questions, fait ressortir d'entrée de jeu le rôle essentiel de l'apprentissage de l'histoire dans la formation des citoyens des principales démocraties occidentales. Cependant, continue-t-il, dans une société sécularisée comme celle du Québec où se sont effritées les figures de l'autorité traditionnelle (cléricale et paternelle), l'enseignement de l'histoire, pour continuer à remplir cette fonction civique, doit marginaliser, sinon abandonner, la mémorisation des contenus de l'histoire au profit de l'apprentissage d'un mode de pensée historique. «La culture c'est ce qui est, la pensée c'est ce qu'on en fait» avait



proposé Abraham Moles. Martineau, à partir de cette idée, avance les notions de «culture historique» et de «pensée historique» pour distinguer les fonctions ancienne et nouvelle de l'enseignement de l'histoire, la première étant reliée à un corps de faits à mémoriser et la seconde à la maîtrise des habiletés intellectuelles associées au travail de l'historien.

Martineau rappelle, à cet égard, le tournant pris au Québec il y a une vingtaine d'années alors que les programmes d'histoire ont introduit

des préoccupations relatives aux habiletés techniques (utilisation des documents, chronologie) et intellectuelles (décrire, analyser, faire une synthèse) associées à la démarche historique. L'auteur se réjouit de cette orientation tout en souhaitant qu'elle soit poursuivie plus avant, «la classe d'histoire devant devenir un lieu privilégié de formation et d'éducation de la pensée» (p.192).

Les origines de cette nouvelle approche pédagogique sont à chercher, selon Martineau, du côté des



recherches contemporaines en éducation. Les travaux sur la cognition auraient modifié les paramètres de la situation pédagogique en faisant reconnaître la nature active et constructive de l'acte d'apprendre. Le savoir, dans cette perspective, cesse dès lors d'être le centre de gravité de l'acte pédagogique, l'éducateur tenant davantage compte des préoccupations, des connaissances antérieures, des besoins et des façons d'apprendre des élèves. «Le savoir en soi n'a aucune valeur formatrice, seule l'activité de transmission lui en confère une» décrète Martineau, l'histoire se voyant déniée comme connaissance du passé pour n'être plus élevée qu'à l'épaisseur d'une «méthode d'intelligence du social».

Pour enseigner à «penser historiquement», encore faut-il savoir comment se développe le processus mental de réflexion et d'intellectualisation. Or, les recherches en psychologie cognitive démontrent, selon Martineau, que la pensée fonctionnerait à partir de «scénarios cognitifs», c'est-à-dire des modèles séquentiels d'opérations intellectuelles qui seraient activés au besoin par l'individu selon les circonstances. Par exemple, suggère Martineau, le cerveau intégrerait sous la forme d'un «script» le scénario modèle d'un souper au restaurant, la façon de se comporter dans un salon funéraire, mais aussi comment faire un travail de recherche, comment valider une hypothèse, etc. L'enseignement de l'histoire doit viser, selon lui, à l'acquisition par l'élève d'un «scénario cognitif» propre au mode de pensée historique lequel serait constitué de quatre éléments :

- 1) **l'attitude historique** qui suppose une conscience de la durée et de l'historicité des configurations sociales et humaines ainsi qu'une prise en compte du rôle actif du sujet dans le processus cognitif;
- 2) **le raisonnement historien** qui découlerait de l'ensemble des procédures intellectuelles mises en oeuvre dans la démarche de

production du savoir historique; 3) le langage de l'histoire, c'est-à-dire les stratégies discursives, les concepts, les outils méthodologiques propres utilisés par les historiens; 4) le produit de l'histoire issu de l'observation indirecte du passé à travers les traces qui en ont été laissées.

Enseigner le mode de pensée historique est possible, affirme Martineau, mais cet apprentissage doit s'effectuer de façon progressive, en trois étapes: l'**acquisition**, qui permet à l'élève de se familiariser avec le mode de pensée, l'**intériorisation** qui implique une pratique suffisante pour que son utilisation devienne facile et spontanée et le **transfert** qui rend possible l'utilisation du mode de pensée dans d'autres contextes que celui dans lequel il a été appris.

L'auteur termine son texte en réaffirmant sa position initiale: «le champ de l'histoire étant beaucoup trop vaste pour être mémorisé par cœur, il faut former les élèves à gérer ce savoir, à l'organiser de façon utile et à s'en servir pour penser». N'est-ce pas la meilleure façon, conclut Martineau, de donner à nos élèves les moyens d'être de meilleurs citoyens?

La thèse développée par Martineau soulève des questions importantes. Certaines ont déjà été discutées abondamment. Rappelons, par exemple, le débat ouvert par Jean Larose dans la page «Idées» du *Devoir* à l'automne 1996 sur la nature de l'expertise enseignante, celui-ci déplorant le monopole dont se sont arrogées les facultés d'éducation dans la définition légitime du maître, considéré comme spécialiste des mécanismes de transmission du savoir plutôt que comme possesseur d'un savoir spécialisé. C'est cette définition sur la nature de la maîtrise du professeur qui est reprise ici par Martineau. D'autres mériteraient de l'être davantage. Le mode de pensée historique tel que présenté par

Martineau est-il pleinement convaincant? Les aspects sur lesquels il insiste sont-ils les seuls qui pourraient être invoqués? Qu'en est-il de «l'attitude, du raisonnement, du langage et du produit historiens»? Sont-ils aussi proprement historiques que Martineau le laisse entendre? De plus, l'opposition qu'il propose entre «culture historique» et «pensée historique» est-

elle pleinement fondée? Peut-on réfléchir et comprendre correctement l'histoire sans quelque connaissance préalable? Les conditions de l'intelligibilité historique d'un événement contemporain sont-elles même envisageables hors de toute mémoire du passé? Enfin, cette construction de l'esprit, toute stimulante qu'elle soit, est-elle applicable en classe et dans

quel cadre? Ces quelques objections et interrogations n'épuisent pas le sujet, loin s'en faut. Disons seulement, que le débat est amorcé. Et comme le veut l'adage, «même le plus petit des cailloux lancés dans l'océan en élève le niveau».

-Patrice Regimbald

À VENIR DANS LE PROCHAIN NUMÉRO
Christian Laville nous entretiendra
des tendances actuelles
de l'enseignement de l'histoire au collégial.

Bulletin d'histoire politique

LE VOL. 5, NO 2
VIENT DE PARAÎTRE



Les anglophones du Québec à l'heure du plan B

On y retrouve des contributions de Robert Comeau et Gordon Lefebvre, Charles Castonguay, Robert Dôle, Pierre Drouilly, Claude G. Charron, Edward Bantey, Kevin Henley, Michel Paillé et Marc Termote.

Le vol. 5 no 3 paraîtra le 9 juin 1997 sur le thème

Mémoire et Histoire

Pour s'abonner et recevoir trois numéros de 170 pages par année

Faire parvenir ses coordonnées et un chèque de 30\$ à Pierre Drouilly, département de sociologie, Université du Québec à Montréal, CP 8888, succ. Centre-ville, Montréal, QC, H3C 3P8

Regards sur le Moyen-Âge

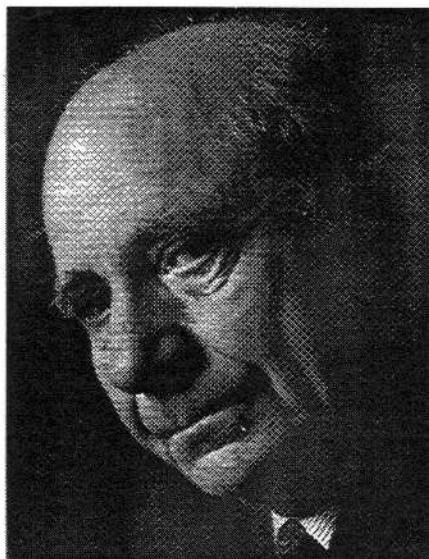
Georges Duby (1919-1996)

Le Bulletin de l'APHQ reproduit, avec l'aimable permission de l'auteur et de la direction de la revue Spirale, l'article de Michel Hébert paru en mars dernier. Ce dernier a, de plus, ajouté une bibliographie des textes essentiels de Duby.

Historien médiéviste, professeur émérite, académicien et auteur à succès, Georges Duby vient de mourir. Il n'aura pas attendu, pour nous quitter, les « peurs de l'an 2000 », qu'il venait d'aborder dans un tout récent livre, par référence aux soi-disant peurs de l'an Mil (*An 1000 an 2000. Sur les traces de nos peurs*). Dès 1967, dans un petit ouvrage intitulé *L'An Mil*, il avait mis en garde contre ce mirage historique des terreurs dont on disait qu'elles avaient marqué la fin du premier millénaire chrétien. En cela, il manifestait une de ses meilleures qualités d'historien : son intérêt pour les sensibilités et les mentalités. Mais l'intérêt de Georges Duby ne s'arrête pas là. Le parcours de l'historien est long et jalonné de livres qui en marquent les étapes principales, au cours du dernier demi-siècle. Est-il possible en quelques mots d'en faire ressortir les grandes lignes, d'y retrouver un fil conducteur ? Quitte à être un peu trop schématique, j'y vois trois moments, de durée à peu près égale.

Les structures matérielles du monde féodal

À la fin des années quarante, influencé par les travaux de Marc



Bloch sur la société féodale, Georges Duby entreprend ses premières recherches sur les structures féodales dans la région mâconnaise aux XI^e et XII^e siècles (*La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*, 1953). À partir des très riches sources d'archives de l'abbaye voisine de Cluny, il livre une étude approfondie d'une région étroitement circonscrite, pour une période méconnue, en raison de la rareté des sources documentaires. L'ouvrage se situe dans une lignée de grandes monographies françaises d'histoire rurale et en cela, il appartient à son époque. Mais il est tout à fait novateur par certaines de ses conclusions, notamment en ce qui a trait à la mise en place du système féodal. Prenant ses distances par rapport aux travaux antérieurs, Duby voit une apparition tardive mais rapide, brutale même, de la féodalité, autour de la dernière étape du démembrément des anciens pouvoirs publics, vers l'an Mil. Qualifiée par lui puis par nombre de ses disciples de « révolution féodale », cette perception invite d'une part à reconnaître que l'ordre carolingien et, à travers lui, les structures de l'An-



tiquité, n'avait pas disparu aussi vite et aussi totalement qu'on l'avait jusqu'alors cru. Elle invite d'autre part à chercher les raisons de cette mutation dans les tensions nouvelles qui opposent alors deux classes en voie de formation, celle des seigneurs, celle des paysans.

L'hypothèse d'une vive tension entre seigneurs et paysans est

sous-jacente ou clairement énoncée dans plusieurs des travaux subséquents de Duby. Dans sa synthèse de 1962 sur *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, il s'attache avant tout à rassembler, trier, critiquer les matériaux d'une histoire comparée et dans la longue durée de la vie paysanne dans le cadre de l'économie seigneuriale, centrée autour de la grande expansion des XI^e et XII^e siècles que d'autres baptiseront « révolution agricole ». Puis, dans son *Guerriers et paysans*, qui me paraît être un de ses plus importants livres, en 1973, il brosse une vaste fresque de l'économie européenne du VII^e au XII^e siècle, tout entière articulée autour du concept désormais classique de révolution féodale. Il y oppose avec éloquence deux grands temps dans le développement de l'économie seigneuriale du Moyen Âge. Au « temps des guerriers », qui culmine à l'époque de Charlemagne, l'accumulation des richesses vient presque exclusivement du butin extérieur issu de la conquête, au détriment de la mise en valeur des campagnes. Au « temps des

paysans » issu de la mutation de l'An Mil et de la fin des grandes expéditions militaires, le moteur de l'économie se trouve désormais (et pour longtemps...) dans l'exploitation de la classe paysanne par un groupe de maîtres armés (d'où l'origine de la chevalerie) repliés sur leur domaine.

La quête de l'imaginaire

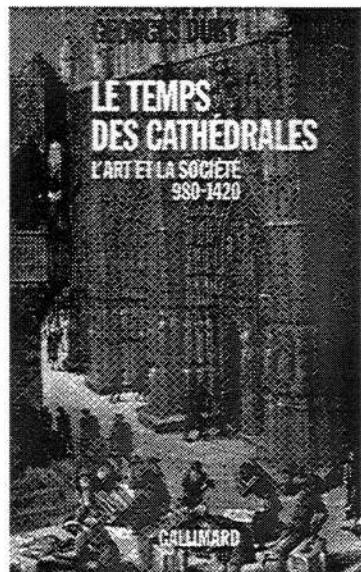
Bien qu'il ait affiné et beaucoup nuancé certaines de ses thèses originelles, Duby leur est généralement resté fidèle jusque dans ses derniers travaux. Mais dès le commencement des années soixante, sans jamais perdre de vue les tensions et conflits inhérents à cette société seigneuriale, il a élargi ses horizons, portant son regard sur ce que le marxisme appelle les « superstructures » : art, mentalités, idéologies. L'éditeur suisse Albert Skira lui ayant proposé d'écrire une série de livres sur l'art médiéval, Georges Duby a répondu à son invitation par un essai sur « la production artistique de l'imaginaire », c'est-à-dire par une réflexion sur les milieux et les conditions sociales de production des œuvres d'art, non plus seulement les styles et les écoles (*Le temps des cathédrales. L'art et la société. 980-1420*). Cette réflexion allait à son tour nourrir un essai plus approfondi sur l'art cistercien (*Saint Bernard. L'art cistercien*) mais surtout un travail fondamental sur les idéologies. La réflexion qu'entame Georges Duby sur l'imaginaire et les mentalités s'amorce dès 1961 dans un court article inséré dans un ouvrage collectif sur les méthodes historiques¹, s'enrichit de la lecture d'Althusser et débouche sur l'histoire des idéologies², mène enfin à un autre maître-livre, celui de 1978 sur les «trois ordres» de la société médiévale : ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent (*Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*). Sont ici analysées avec finesse non seulement l'origine et l'énonciation première de

ce discours sur l'ordre social, mais aussi le rapport de ce discours avec la société du temps. Nullement descriptif d'une quelconque réalité, le « modèle » des trois ordres est une construction idéologique, savante, qui fonde et justifie les rapports complexes de domination et d'interdépendance qui caractérisent la société féodale. C'est une révolution des idées, concourant à la révolution féodale qu'elle accompagne et dont elle consacre la légitimité.

Bien que certains aspects de cette étude aient été affinés voire corrigés par des enquêtes ultérieures, le livre reste un modèle pour tout historien qui cherche à saisir la relation complexe et mouvante entre l'imaginaire et la société.

Famille et mariage, femme et amour

Mais déjà Duby se passionnait pour autre chose. Dès ses tout premiers travaux sur la société des XI^e et XII^e siècles, il avait été frappé par l'importance du groupe familial dans la noblesse de l'époque, autour du château, du lignage, de l'ancêtre commun. Son intérêt ultérieur pour les phénomènes culturels et de mentalité ne pouvait que l'inciter à défricher un secteur jusque-là totalement négligé, celui de l'histoire du groupe familial. Or ce moment de sa carrière coïncide, au début des années quatre-vingts, avec l'émergence des études sur l'histoire des femmes. Femme et famille, amour et mariage se posent désormais au cœur de ses préoccupations. Le mariage d'a-



bord : son livre de 1981 sur le sujet (*Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*) met bien en relief les sollicitations

contradictoires qui apparaissent à partir du XI^e siècle, celle du lignage qui impose sa reproduction avant même de consulter les futurs époux, celle de l'Église qui ne desserre l'étreinte du lignage que pour mieux imposer ses propres exigences fondées sur la répression du plaisir. Le glissement du mariage vers l'amour (comment l'amour au sens où on l'entend

aujourd'hui peut-il se manifester dans un tel cadre ?) et vers la condition féminine (non, elle n'était pas « rose bonbon », comme d'autres ont voulu le faire croire !) caractérise les derniers livres du « maître », tout récemment publiés (*Dames du XII^e siècle*), marqués non seulement d'une grande maturité de la pensée mais aussi d'une écriture très personnelle, presque romancée.

Il y a bien d'autres aspects à l'œuvre si riche de Georges Duby : écrire un livre sur une bataille (*Le dimanche de Bouvines*) ou sur un homme (*Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*) à une époque où les historiens de l'école dite des Annales ont peu d'égards pour ce genre de travaux tient de la gageure. Collaborer à des revues de vulgarisation et à des productions télévisées, peaufiner l'écriture jusqu'à se mériter le statut d'immortel (consacré par

son élection à l'Académie française). Tout cela tient du même défi, d'une quasi-obsession qui hante Duby depuis qu'il a commencé ses études historiques il y a un demi-siècle : faire de la bonne histoire mais surtout la rendre accessible, la faire aimer au point de faire rêver. L'histoire pour lui n'était pas que science. Elle était discours, écriture, œuvre d'auteur. C'est ainsi qu'on la lira au siècle prochain, comme on savoure encore aujourd'hui Michelet.

- Michel Hébert, UQAM

¹ « Histoire des mentalités » dans C. SAMARAN (dir.), *L'histoire et ses méthodes*. Paris : Gallimard, 1961, p. 937-966.

² « Histoire sociale et idéologie des sociétés » dans J. LE GOFF et P. NORR, *Faire de l'histoire. I : Nouveaux problèmes*. Paris : Gallimard, 1974, p. 147-168.

Ouvrages de Georges DUBY

La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise. Sevpen, [1953].

Économie rurale et vie des campagnes dans l'Occident médiéval. 2 vol., Flammarion, 1977 [1962] (Champs).

Adolescence de la chrétienté médiévale (980-1140). Skira, 1967; *L'Europe des cathédrales (1140-1280)*. Skira, 1966; *Fondements d'un nouvel humanisme (1280-1440)*. Skira, 1966. Ces trois textes sont repris dans *Le temps des cathédrales. L'art et la société. 980-1420*. Gallimard, 1976 (Bibliothèque des histoires).

L'An Mil. Gallimard, 1995 [1967].

Le Dimanche de Bouvines. Gallimard, 1973 (Trente journées qui ont fait la France)

Guerriers et paysans. Premier essor de l'économie européenne (VIIe-XIIe siècle). Gallimard, 1978 [1973] (Tel).

Saint Bernard. L'art cistercien. Flammarion, (Collection Champs).

Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme. Gallimard, 1976 (Bibliothèque des histoires).

Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde. Fayard, 1984.

Dames du XII^e siècle. I: Héloïse, Aliénor, Isabeau et quelques autres; II: Le souvenir des aïeules; III: Ève et les prêtres. 3 vol., Gallimard, 1995-1996 (Bibliothèque des histoires).

An 1000 an 2000. Sur les traces de nos peurs. Textuel, 1995.

[avec Andrée Duby], *Les procès de Jeanne d'Arc.* Gallimard, 1995 [1973] (Folio histoire).

Principaux ouvrages publiés sous la direction de Georges Duby

Histoire de France (Larousse); *Histoire de la France rurale* (Seuil); *Histoire de la France urbaine* (Seuil); [avec Ph. Ariès], *Histoire de la vie privée* (Seuil); [avec M. Perrot], *Histoire des femmes* (Seuil).

Regards sur le Moyen Âge

COMPTE-RENDU :

Michel Hébert,
Le Moyen Âge,
Montréal, Boréal
(coll. Boréal Express,
no 14), 1996,
125 p. (9.95\$).

Pour notre plus grand bénéfice, les Éditions du Boréal semblent s'être fait un point d'honneur de produire à des prix plus que raisonnables de courtes synthèses des différentes périodes de la civilisation occidentale: après *Le Monde gréco-romain* de Janick Auberger (voir le compte-rendu dans le *Bulletin de l'APHQ*, vol. 3, no 1), on nous revient avec *Le Moyen Âge* de Michel Hébert, professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal.

Dans sa synthèse, Michel Hébert se donne pour but avoué de restituer l'image la plus juste de ce millénaire touffu, loin des impressions ou trop sombres, ou trop édulcorées qui ont encore cours. Ce faisant, l'ouvrage offre un équilibre intéressant entre vulgarisation et érudition. Le débutant y découvre des explications précises et nuancées, dans un langage à sa portée (puisque l'auteur attache un grand soin à définir le vocabulaire spécialisé qu'il utilise). L'initié, pour sa part, y trouve des mises au point sur certains problèmes historiques, des questions ouvertes à la recherche, mais aussi des réflexions personnelles qui viennent renouveler l'historiographie.

En outre, contrairement à d'autres synthèses qui s'apparentent à de simples chronologies commentées, M. Hébert s'attache avant tout aux grands mouvements politiques,

socio-économiques et culturels qui traversent la période. Pour cette raison, l'auteur, d'une part,

qu'on dira «médiévale» et qui se caractérise (jusqu'à Charlemagne) par son retour à la ruralité et à l'oralité. L'auteur explique par la suite comment,

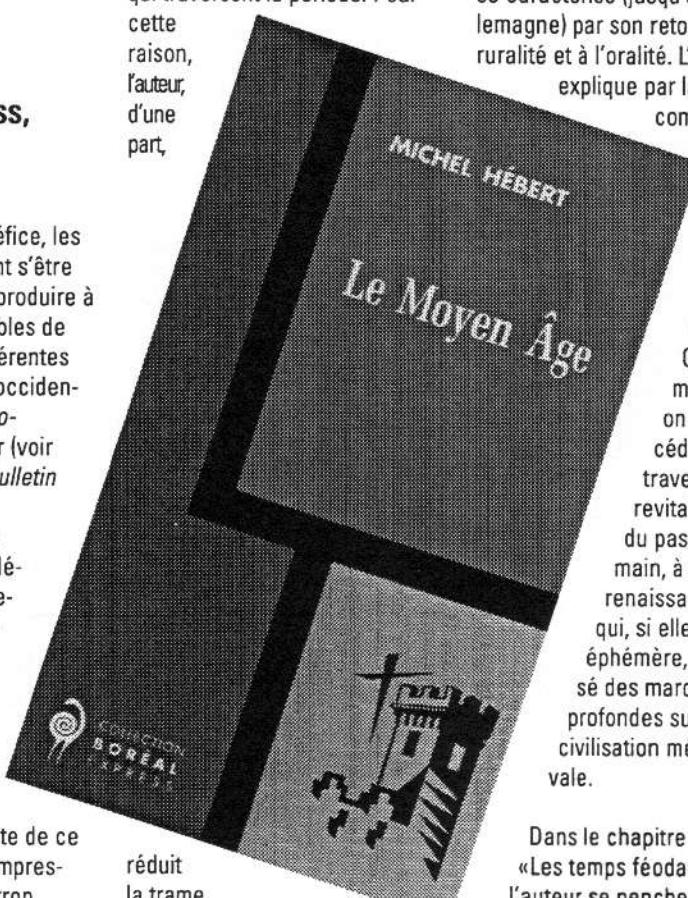
à l'investigation de Charlemagne, on a procédé, à travers la revitalisation du passé romain, à une renaissance qui, si elle fut éphémère, a laissé des marques profondes sur la civilisation médiévale.

Dans le chapitre deux, «Les temps féodaux», l'auteur se penche tout spécialement sur les X^e et XI^e siècles. Suivant le démembrement de l'État carolingien, ces deux siècles de l'«encastlement» voient les «maîtres du ban» s'arroger de plus en plus de pouvoirs et forger entre eux des liens de fidélité: M. Hébert nous sert ici un exposé concis et nuancé sur les fondements de la féodalité. Il dégage en outre les conséquences de cette féodalisation de la société, d'une part sur l'Église (qui entreprend la réforme grégorienne), d'autre part sur les idéologies (mouvements de paix, société des trois ordres, chevalerie, croisade).

Le chapitre trois, «La naissance du monde moderne», recèle les propos les plus originaux de l'ouvrage et les plus directement liés aux recherches personnelles de l'auteur. En effet, M. Hébert réinterprète les grands développements qui se font jour à compter du XI^e siècle (dans les campagnes, les villes, le commerce) comme autant de signes annonciateurs de la modernité. Mais c'est particulièrement le développement de l'État moderne, naissance qu'il recule au XII^e siècle, qui l'intéresse. Sa démonstration est probante: en prenant appui sur le droit romain qui renaît à cette époque, les rois accroissent et réorganisent les pouvoirs de l'État, que ce soit pour rendre la justice, administrer le royaume ou lever les impôts. Pour contrer l'autorité royale grandissante, on s'inspirera de ce même droit romain pour justifier la mise sur pied d'institutions représentatives qui préfigurent les régimes parlementaires.

Le dernier chapitre, «Les nouveaux défis de l'Europe», passe en revue les crises des deux derniers siècles du Moyen Âge. L'auteur tend ici à montrer que ces crises ne représentent pas une rupture par rapport à la croissance enregistrée dans les siècles précédents, mais naissent plutôt des contradictions et des tensions générées par ces mutations profondes.

L'ouvrage de M. Hébert est donc remarquable par son contenu, mais tout autant par sa forme. On note d'abord sa grande cohérence car l'auteur se préoccupe de toujours établir les liens nécessaires avec ses démonstrations antérieures. La structure aussi est fort rigoureuse et l'organisation du propos suit à la lettre ce qu'annoncent les introductions qui précèdent chaque chapitre et même chaque section d'un chapitre donné. La démarche est d'une telle netteté qu'il pourrait être fort opportun de faire travailler nos étudiants sur un extrait du volume, en leur demandant par exemple d'en dresser le plan.



Il s'agit donc d'un vrai tour de force que de réussir une synthèse aussi complète et bien faite en si peu de pages. Cette contrainte (qui émane probablement de l'éditeur) fait en sorte cependant que l'ouvrage est dépourvu d'iconographie, compte peu de cartes et est assorti d'une bibliographie sommaire. De plus, le peu de pages confine le propos à un Moyen Âge strictement occidental. Notons toutefois que M. Hébert considère lui-même que cette période est «propre à l'histoire de l'Europe occidentale» (p. 11) et que les autres grandes civilisations «entretiennent des rapports soit fugaces soit inexistantes avec la civilisation médiévale de l'Europe occidentale. Elles ne l'influencent que peu ou pas du tout et ne sont pas influencées par elle.» (p. 11) Une telle affirmation, qui règle de façon trop lapidaire le cas des civilisations islamique et byzantine notamment, mériterait certes une démonstration étayée que l'espace restreint du volume ne permet pas. Il sera donc intéressant de confronter ce point de vue avec celui de M. Sami Aoun qui, au prochain colloque de l'APHQ, doit livrer une conférence sur l'apport du monde arabe à la civilisation médiévale occidentale.

- Chantal Paquette
Collège André-Laurendeau



Regards sur le Moyen Âge

Quelques réflexions sur l'évolution de la biographie historique (suite...)

La biographie historique évolue, se métamorphose.¹ J'en veux pour preuve quelques lectures récentes qui m'ont fait franchir d'un seul trait trois générations d'écriture. Ces biographies traitaient toutes de personnages médiévaux.

Présentons rapidement les acteurs² : un classique tout d'abord *Aliénor d'Aquitaine* de Régine Pernoud; une biographie peu connue *Guillaume le Maréchal* du regretté Georges Duby et le dernier best-seller de Jacques Le Goff *Saint Louis*.

Pour ceux et celles qui n'ont pas eu la chance de se délecter des aventures de cette grande dame du Moyen Âge classique, rappelons seulement qu'Aliénor d'Aquitaine est au cœur des enjeux qui élèvent graduellement l'Angleterre contre la France au XII^e siècle. Aliénor, c'est tout d'abord celle qui devient, le 25 juillet 1137, la femme de Louis VII, roi de France. Répudiée en 1152, elle se remarie la même année avec Henri Plantagenêt, futur Henri II. Elle sera donc la mère de ces brillants acteurs de la civilisation occidentale que furent Richard Coeur de Lion et Jean Sans Terre. Ce que l'on retient moins, c'est qu'elle eut une fille nommée Aliénor, donnée comme épouse à Alphonse VIII de Castille. Celle-ci eut pour enfant Blanche de Castille, donnée à son tour à Louis VIII et donc mère de Saint Louis³. Quel retour de balancier! De même, une autre fille d'Aliénor d'Aquitaine,

Jeanne, épousera Raymond VI de Toulouse, celui-là même qui sera excommunié pour avoir contribué à l'expansion de l'hérésie cathare.⁴

Tout au long du récit de Régine Pernoud, on perçoit l'auteure derrière l'acteur historique. R. Pernoud insuffle littéralement vie et émotions, critique au nom d'Aliénor, juge la situation, tranche au nom du personnage. En voici quelques exemples.

Ici, elle la sent épriée : «Mais Aliénor a été, certainement aussi, attirée par l'homme, par la personne même d'Henri; elle était trop femme pour n'être pas émue par tout ce qu'on sentait en lui de force virile.» [p. 113] Là, elle la voit dominant la situation : «Les dix années à venir [1154-1164] sont, pour Aliénor, les années de splendeur. Comme femme, comme reine, on la sent pleinement épousée, vivant intensément une vie à sa mesure.» [p. 131]

Elle lui enlève tout brin de mélan-



À la fin, on ne sait trop si l'auteure ne l'a pas emporté sur l'héroïne!

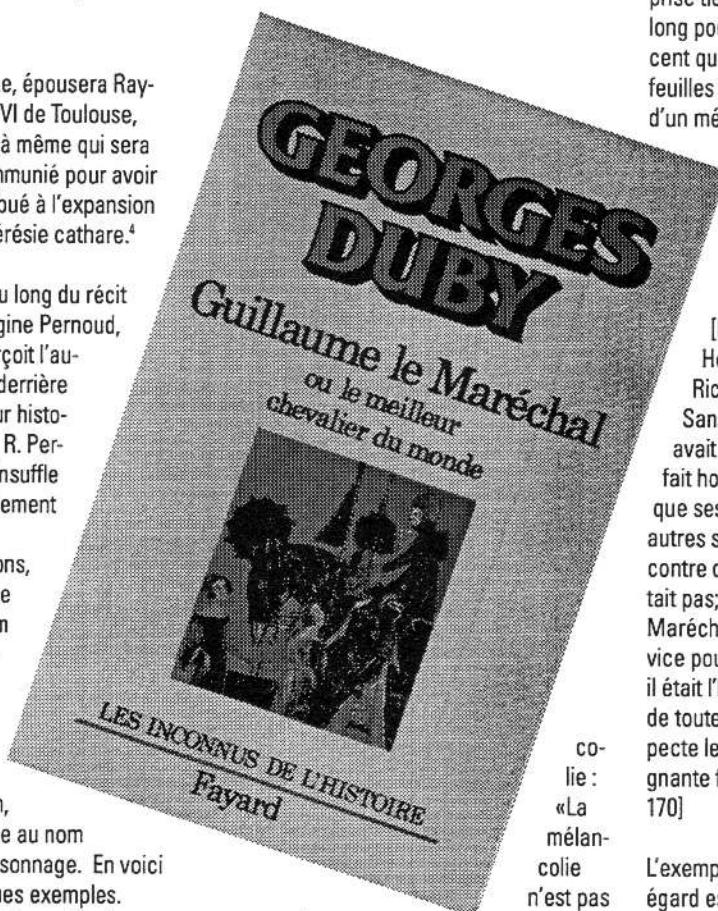
Georges Duby nous a livré une biographie quelque peu méconnue, *Guillaume le Maréchal*, sans doute parce que ce personnage historique en est un de second plan. Il s'agit pourtant d'une excellente biographie d'un homme né vers 1145 (l'année est incertaine), petit-fils de Guillaume le Conquérant. Les matériaux pour une telle entreprise tiennent essentiellement à un long poème de dix-neuf mille neuf cent quatorze vers (cent vingt-sept feuillets de parchemin) et l'érudition d'un médiéviste.

Georges Duby incarne dans le trajet de son personnage la féodalité elle-même.

«De fait, s'il les servit bien [les rois Henri le Vieux et Henri le Jeune, mais aussi Richard Coeur de Lion et Jean Sans Terre] c'était qu'il leur avait fait hommage. Mais il avait fait hommage à d'autres, et lorsque ses obligations envers ces autres seigneurs allaient à l'encontre de celles du sujet, il n'hésitait pas; modèle de loyauté, le Maréchal refusait au roi son service pour servir d'abord celui dont il était l'homme, et pour cela l'ami de toutes les morales dont il respecte les règles, la plus astreignante fut la vassalique.» [p. 169-170]

L'exemple le plus frappant à cet égard est le refus de Guillaume le Maréchal de rompre avec Jean Sans Terre lors du retour de croisade de Richard en 1194. Malgré la demande insistante du roi Richard, le Maréchal résiste au nom de «la double loyauté. Et sans crainte, affirmait-il parce qu'il avait de bonne foi servi, pour le fief qu'il tenait de chacun d'eux, ses deux seigneurs à parité, ne jugeant point que, sous prétexte de royauté, l'un prît le pas sur l'autre.» [p. 171]

Extraordinaire portrait d'un homme et d'une époque. La force de cette biographie réside dans ces liens



étroits que tisse G. Duby. Grâce à son érudition, G. Duby prête sentiments et sens aux actes posés par un acteur historique. De l'engouement pour les tournois de Guillaume, on glisse au sens de ceux-ci dans le monde féodal; du mariage tardif de l'acteur à l'importance des alliances matrimoniales; de l'homme, Guillaume, à la condition féminine; de l'enfance de celui-ci à l'apprentissage de la chevalerie dans la noblesse... S'entrecroisent ainsi sans cesse des informations brutes tirées de ce long poème et une interprétation solide de l'univers médiéval. Le matériau prend vie.

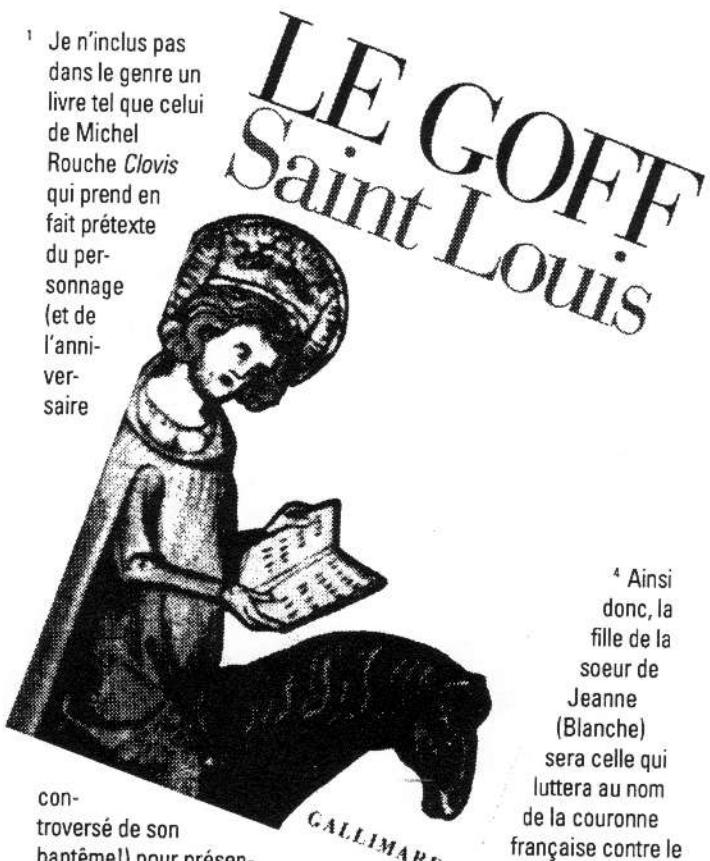
Jacques Le Goff⁵ prend position dès son introduction quant au genre. Insatisfait de «ces ouvrages anachroniquement psychologiques [...] rhétoriques, superficiels, trop souvent anecdotiques il [l'historien] tentera d'échapper à la logique contraignante de cette illusion biographique dénoncée par P. Bourdieu.» [p. 18]. Prisonnier de cette idée, de cette volonté de ne pas créer un faux Saint Louis, de n'être à son tour qu'un hagiographe contemporain, Jacques Le Goff suit le parcours de Saint Louis en l'interrompant ici et là pour *rendre compte des problèmes qu'il rencontrait à différentes étapes de sa vie*. Riche pour son étude du XIII^e siècle, la biographie de Le Goff met définitivement plus en place l'époque que le personnage. Bien sûr, comme l'affirme Le Goff il est impossible de connaître *Ce que les paysans français ont su, pensé de Saint Louis* [p. 69]. Mais était-il nécessaire d'ouvrir le dossier de l'enfance au Moyen Age pour véritablement éclairer l'entrée de Louis en royaume comme le suggère J. Le Goff? [p. 88-94] De s'attarder aussi longuement sur les réactions partagées face à la croisade [p. 157 ...] pour mieux comprendre la portée du geste de Saint Louis? Non pas que ces informations soient dénudées d'intérêt pour notre compréhension du Moyen Age classique.

Mais reprises systématiquement dans le manuel, elles nous éloignent de Saint Louis, elles en font un être prisonnier de son temps. De plus, même si l'auteur orchestre son développement sur une trame chronologique, la présentation thématique l'emporte. Là encore, les considérations générales nous font perdre de vue l'objet d'étude : Saint Louis. Ici on traite du roi et des reliques [p. 140], ensuite de la Sainte-Chapelle [p. 146], plus loin du roi eschatologique [p. 148], pour tout à coup glisser sur la guerre contre les Anglais [p. 149] et rebondir plus loin sur la maladie du roi et son vœu de croisade [p. 157]; on poursuit sans lien évident en traitant de la position de Saint Louis face aux conflits entre le pape et l'empereur [p. 163]. On s'attarde par la suite sur les rapports unissant Saint Louis à la Méditerranée [p. 169], pour enfin revenir aux préparatifs de la croisade [p. 175] et ainsi de suite. Des images se succèdent dans notre tête, mais le Saint Louis vivant, dont la vie coule doucement au fil des années, nous glisse entre les doigts. On reste sur notre faim. À se vouloir trop objectif, Jacques Le Goff nous livre quelques portraits plutôt que le portrait d'une vie.

De Régine Pernoud à Jacques Le Goff en passant par Georges Duby, la biographie historique s'est transformée. Cet outil formidable mérite qu'on le reconnaîsse pour ce qu'il est : une reconstruction artificielle du passé. À y mettre trop du sien, l'auteur pervertit l'effort d'objectivité qu'on se doit de poursuivre pour assurer une certaine crédibilité à la construction de ce savoir. En gardant trop ses distances par rapport à son objet d'étude, en évitant de se compromettre, l'auteur enlève à cet outil de connaissance toute sa force : l'intégration des multiples facettes d'une réalité historique dans le cheminement d'un être.

- Louis Lafrenière
Collège Édouard-Montpetit

¹ Je n'inclus pas dans le genre un livre tel que celui de Michel Rouche *Clovis* qui prend en fait prétexte du personnage (et de l'anniversaire



controversé de son baptême!) pour présenter une synthèse sur la période. Cette synthèse mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de transition entre le monde romain et le haut Moyen Age.

² Régine Pernoud. *Aliénor d'Aquitaine*. France : Albin Michel, 1965. 376 pages.
Georges Duby. *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*. France : Fayard, 1984. 189 pages.
Jacques Le Goff. *Saint Louis*. France : Gallimard, 1996. 976 pages.

³ À propos de Saint Louis : doit-on ou non utiliser un s majuscule? En principe, bien sûr, le s devrait être minuscule. Toutefois, pour ce personnage, on utilise de préférence un s majuscule car le mot *Saint*, plus qu'un simple qualificatif, est en quelque sorte partie prenante du titre. Très rarement, en effet, lira-t-on Louis IX.

⁴ Ainsi donc, la fille de la sœur de Jeanne (Blanche) sera celle qui luttera au nom de la couronne française contre le catharisme, ce qui permettra ultimement à Saint Louis de s'approprier tout le midi pyrénéen, propriété des comtes de Toulouse.

⁵ J'hésite toujours à parler de biographie pour cette œuvre de Le Goff. Le mot somme serait peut-être plus approprié puisqu'en fait nous nous retrouvons avec trois ouvrages sur Saint-Louis. Comme l'auteur l'affirme lui-même, son dessein est de présenter une biographie totale de Saint Louis. La première partie du livre se présente comme une biographie, la deuxième consiste en une analyse approfondie des sources [hagiographes ?] qui traitent du personnage et la dernière partie du livre juxtapose Saint Louis sur son siècle (en quoi sa vie est représentative de son époque).

Comptes-rendus



Line CLICHE, Jean LAMARCHE, Irène LIZOTTE et Ginette TREMBLAY. *Démarche d'intégration des acquis en sciences humaines*, Montréal, ERPI, 1997, 306 p.

Jean-Pierre BIBEAU, Robert CAMPEAU, Pierre MURPHY et Jacques SHEWCHUCK. *Démarche d'intégration en sciences humaines*, Boucherville, Gaëtan Morin, 1997, 193 p.

L'histoire est sans contredit la discipline intégratrice par excellence: qui peut faire l'histoire de la Première Guerre mondiale sans passer par l'examen de ses causes politiques et économiques, sans signaler la naissance de la propagande moderne, sans tenir compte de la psychologie des masses fanatisées par un certain nationalisme revanchard, sans comprendre le rôle des classes sociales et sans recourir à l'analyse de contenu du discours belliqueux? Mais laissons là ces exemples trop faciles (j'entend encore la vice-présidente de la Commission d'évaluation, Louise Chené, nous dire à nous, historiens réunis à Québec lors de notre dernier congrès, de prendre davantage notre place dans la formulation des objectifs et dans la prestation de ce cours d'intégration et de bien d'autres) et penchons-nous sur deux nouveaux manuels qui viennent d'arriver sur le marché.

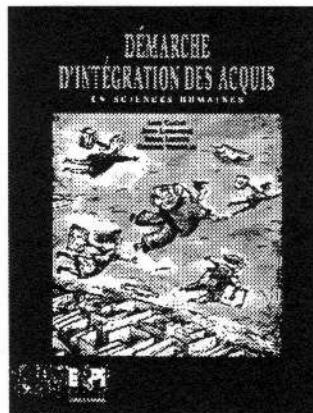
Deux outils nouveaux pour le cours d'intégration

On nous propose là deux visions de l'intégration, deux outils auxquels ont collaboré des historiens (Line Cliche et Pierre Murphy) et deux manuels éminemment bien faits auxquels nous ne ferons pas l'injure de les comparer en vue d'un palmarès qui ne saurait être qu'odieux lorsqu'on réalise le travail et l'intelligence mis à contribution dans ces deux ouvrages. J'ai donné à deux reprises maintenant le cours d'intégration et je dois dire que les contributions de ces deux équipes de professeurs n'ont pas peu contribué à nourrir ma réflexion sur ce cours et sur sa didactique très particulière. Examinons-les l'un à la suite de l'autre.

Trois approches en une

À tout seigneur tout honneur, dit le proverbe: il revient à notre collègue Line Cliche, de Thetford Mines, et à ses complices d'avoir publié un manuel aussi dense sur une matière aussi complexe et évanescante à la fois. En effet, quoi de plus difficile à cerner que « l'intégration des apprentissages »? Qui a décrété, un jour, que nos élèves devaient avoir « intégré » des faits, des concepts, des théories provenant d'une grande variété d'auteurs d'une dizaine de disciplines des sciences humaines pour mériter d'obtenir un diplôme d'études collégiales qui leur permettra d'aller... parfaire leur formation à l'université, dans une discipline de leur choix?

Toujours est-il que nos quatre mousquetaires ont décidé de plonger et de nous offrir un manuel fort complet, accompagné



d'un guide du maître (en 229 pages) que tout professeur devrait lire avant de donner le cours *Démarche d'intégration des apprentissages* (DIA). Le manuel commence par deux chapitres sur la nature de l'intégration et sur l'intégration au quotidien. À la question « Pourquoi intégrer? », les auteurs répondent: pour poursuivre des études universitaires, pour exercer son rôle de citoyen et ... pour le plaisir! On nous propose ensuite trois démarches différentes d'intégration: la résolution de problèmes, la prospective et le projet personnel.

C'est sans doute là la force et la faiblesse de ce manuel: dans la vie, on n'intègre pas d'une seule manière et il est sans doute judicieux d'en proposer trois parmi toute une panoplie. Mais, en même temps, le professeur qui en adopte une doit faire acheter un manuel qui en propose trois, en 150 pages approximativement. Les auteurs ont fait le pari que chaque professeur y trouverait son compte et ne se limiterait sans doute pas à une seule méthode: on peut, effectivement, utiliser la méthode du projet personnel et recourir à des exercices de résolution de problèmes ou à la prospective pour mieux faire compren-

dre les facettes d'une intégration bien comprise.

La suite du manuel fournit des instruments que l'on peut utiliser sans égard à la méthode retenue: le cheminement du programme de sciences humaines, les types d'apprentissages (qui font appel à des habiletés langagières, cognitives, méthodologiques ou métacognitives), le rappel des acquis (au moyen des techniques du groupe d'experts, de la simulation, de l'analyse multidisciplinaire d'un film ou de l'exercice « Génies en herbe ») et les réseaux de concepts ou les plans. Un dernier chapitre propose une série « d'accessoires » comme le travail en équipe, la recherche de l'information, la présentation d'une communication orale, la participation à des rencontres de tutorat et la rédaction d'un cahier de bord.

L'ensemble est agréablement illustré, en deux couleurs, et présente de nombreux exercices, tableaux et schémas qui en rendent la lecture facile et intéressante. Le cahier du maître, lui, présente une liste des principales disciplines des sciences humaines et des cours offerts, et, pour chacun, il dégage des faits et des concepts majeurs qui doivent servir à dresser un inventaire des acquis du programme pour les élèves. En ce qui me concerne, je présente les faits, le vocabulaire de base, les concepts et les autres acquis des cours *d'Histoire du temps présent: le XX^e siècle et d'Histoire de la civilisation occidentale*: il serait intéressant de voir si les énumérations font consensus parmi les professeurs d'histoire.

L'approche du schéma de concepts

L'ouvrage de Pierre Murphy (et de ses collègues du cégep Montmorency) est davantage centré sur le contenu disciplinaire et interdisciplinaire. Une première partie porte sur l'interdisciplinarité en sciences humaines, avec un premier chapitre rapide (19 pages) sur l'intégration et un second sur le

contenu des sciences humaines, dont le modèle causal en histoire, en économie, en sociologie et en psychologie.



Une deuxième partie pose la question: « comment intègre-t-on? » et propose une série de chapitres sur le journal de bord, le bilan des

apprentissages, les réseaux de concepts disciplinaires et quelques techniques de travail en sciences humaines (l'étude de cas, la résolution de problèmes, la recherche documentaire, la recherche dite « à utilité sociale » et la simulation). La grande originalité de ce travail repose sur le chapitre 5, « les réseaux de concepts disciplinaires », qui est le fruit d'un travail d'élaboration de ces réseaux de concepts et de confrontation entre les disciplines qui a duré plus de deux ans au sein du département de sciences humaines du cégep Montmorency. L'ouvrage est parsemé de ces réseaux de concepts extrêmement sophistiqués qui sont censés reproduire les réseaux signifiants du contenu qui a fait l'objet d'apprentissages au cours du programme de sciences humaines.

Il n'est pas certain que cette méthode, hautement cérébrale et reposant sur les acquis de l'approche cognitiviste en psychologie, fasse l'unanimité chez les professeurs de sciences humaines, mais elle a le mérite de permettre regrouper en un tout cohérent l'ensemble des contenus essentiels des disciplines des sciences humaines.

Une dernière partie, enfin, propose le modèle du projet personnel, de même qu'une présentation de l'habileté de communication (le travail en équipe et l'exposé oral). Toujours, des schémas et des tableaux clairs en deux couleurs accompagnent le cœur du texte. Des exercices et une bibliographie thématique complètent fort habilement cet ouvrage de 193 pages.

Des outils pour les professeurs d'histoire

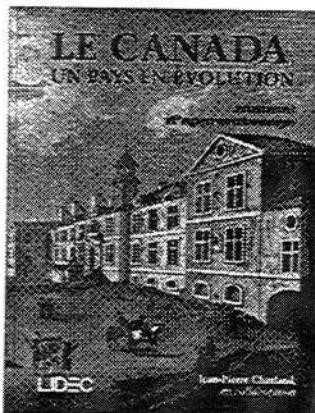
En somme, voilà deux outils bien faits qui allient une présentation de qualité à un contenu précis, varié et stimulant pour nos finissants. Les professeurs d'histoire y trouveront leur compte, avec des schémas de concepts sur les deux principaux cours d'histoire, des tableaux de classification des faits et des concepts à l'œuvre dans ces cours, des renvois à la méthode historique et des exercices fort pertinents.

À vous de choisir !

- Bernard Dionne

Jean-Pierre Charland (et collaborateurs), *Le Canada, un pays en évolution*, Montréal, Lidec, 1994, xxiii, 555 p.

Doit-on écrire l'histoire du Canada ou celle du Québec? Quelle épopee faut-il raconter: celle du grand pays multiculturel ou celle de la nation québécoise en marche vers l'indépendance? Quels héros faut-il privilégier: Laura Secord, Wayne Gretzky et Pierre-Elliott Trudeau ou Honoré Mercier, Maurice Richard et René Lévesque? Qu'en est-il, à cet égard, du contenu des principaux manuels scolaires francophones de niveau collégial au Canada? Quelles visions du Canada et du Québec y propose-t-on? Quelle intégration des acquis de la nouvelle histoire y retrouve-t-on? Et quelle pédago-



gie vient au secours de la matière, dans ces manuels de l'histoire « officielle », ou « didactique »? Telles sont les questions que nous poserons à divers auteurs et nous commencerons cette série de comptes rendus par l'ouvrage de Jean-Pierre Charland et al.. Nous verrons plus tard les contributions de Couturier, celles de Ouellet, de Cardin et Couture, puis de Laporte et Lefebvre.

Une identité nationale canadienne

Les manuels sont à la fois le condensé des conceptions qui dominent le cénacle des historiens et le miroir (déformé?, déformant?) des préoccupations actuelles à propos de l'histoire du Canada et du Québec.

Le manuel de Charland¹ est destiné aux élèves de l'Ontario. Il nous présente l'évolution d'un sujet historique, le Canada, de son adolescence (colonie) à la maturité (nation). Pour lui, la population canadienne a pu « se fondre en une seule nation », malgré de sérieuses « menaces à l'unité canadienne », dont les régionalismes, l'influence américaine et, bien entendu, le mouvement indépendantiste québécois. C'est pourquoi, de l'aveu même de Charland, le chapitre qui traite du rapatriement de 1982, de Meech et de Charlottetown est « bien pessimiste »! Que l'on ne s'y trompe pas: le propos est

clairement exposé, les faits et les matériaux historiques abondent et l'auteur, qui répond à une commande du ministère de l'Éducation ontarien, fait une bonne et large place au problème québécois. Mais ce qui en ressort, c'est un projet clairement affirmé de construire ce que Carl Berger appelait une histoire *whig*, avec son **héros**, le Canada, ses **victoires** (gouvernement responsable, confédération, statut de Westminster et rôle d'acteur sur la scène internationale) et ses **difficultés** (le Québec, les États-Unis, les autochtones, etc.) sur la route du **progrès** (la construction de la nation). C'est sans doute pourquoi l'auteur s'inquiète candidement de la naissance de Radio-Québec, « qui est [comme chacun sait] en mesure de diffuser un message indépendantiste » (p. 372) et qui va certainement à l'encontre de ce qu'il nomme, sans jamais la définir, la « culture nationale canadienne ».

suite à la page suivante

Le Canada, un pays en évolution

Suite de la page 15

Ainsi, le manuel est organisé autour de trois thèmes majeurs: « De la période coloniale à l'autonomie interne »; « Caractéristiques et développement de la nation canadienne » et, pour finir, « Questions d'intérêt national ». C'est tout à fait logique qu'un manuel d'histoire canadienne soit centré sur un sujet historique, le Canada, et en trace l'évolution de la naissance à nos jours. Il ne faut pas croire, cependant, que le livre de Charland est unidimensionnel. Au contraire, ce manuel est exemplaire pour sa rigueur et la variété des historiens mis à contribution. De nombreux débats historiographiques viennent d'ailleurs enrichir le texte, que ce soit sur le rôle des missionnaires catholiques chez les Hurons (Delâge vs Campeau) ou sur la nature du régime seigneurial (Trudel vs Dechêne), en passant par le rôle de John Cabot (Dickinson vs Skelton), la théorie du *staple* (Innis vs Eccles), la société de la Nouvelle-France (société d'ordres, société de classes ou *warfare society*?) et la conquête (école de Laval vs école de Montréal), pour ne donner que ces exemples. Curieusement, toutefois, il y a de moins en moins de ces débats dans la deuxième moitié du manuel, alors que des événements comme les rébellions de 1837, la nature de la confédération, l'identité culturelle canadienne, le fascisme au Canada² ou le rapatriement de 1982, ne font l'objet d'aucune présentation systématique de points de vue d'historiens divergents. Ce qui ne veut pas dire, encore une fois, que le texte décrivant ces événements ne soit pas nuancé et intéressant, il va sans dire.

One nation

Les unités quatre (L'Union), cinq (L'économie) et six (Le phénomène du nationalisme) illustrent les

diverses facettes du *canadian's nation building*. Déjà, l'unité trois (Vers le gouvernement responsable) présentait Papineau et les autres dirigeants nationalistes du Bas-Canada comme des radicaux « opportunistes » (p. 181), des « agitateurs politiques » qui convainquent « des milliers de personnes de s'engager dans l'aventure insurrectionnelle » (p. 182); les auteurs ne présentent comme débat sur l'interprétation à donner aux événements de 1837-1838, que l'opinion, très brièvement formulée d'ailleurs, de Guy Frégault et Fernand Ouellet sur la présence du nationalisme canadien-français avant ou après 1800...

L'aventure insurrectionnelle terminée, ce sera la belle conquête du gouvernement responsable et le développement de la « nation canadienne »: de la grande coalition de 1864 à l'échec de Meech, en passant par la « fausse théorie du pacte entre les deux nations » (p. 216-217) (les auteurs n'hésitent pas à qualifier ainsi cette illusion, si tenace, d'un pacte d'honneur que les deux peuples fondateurs auraient signé, le 1^{er} juillet 1867... on sait ce que le rapatriement de 1982 et les jugements de la Cour suprême du Canada ont fait de ce pacte et du supposé droit de veto qui l'accompagnait!), un nouveau pays s'est construit. La population canadienne a ainsi « pu se fonder en une seule nation » (p. 345) malgré la présence de quelques menaces à l'unité canadienne comme la permanence de forts régionalismes, l'arrivée massive d'immigrants et la sempiternelle question du nationalisme canadien-français.

Le manuel présente ensuite des questions d'intérêt national comme le rôle des premières nations (25 pages) et celui des Franco-Ontariens (27 p.), la société industrielle et le mouvement ouvrier canadien (près de 40 p.!), et, pour compléter le portrait du *nation building*, un très long chapitre (69 p.) qui aborde toutes les

facettes de l'action du Canada, devenu « adulte », sur la scène internationale: la recherche de l'autonomie jusqu'au statut de Westminster et l'entrée du Canada dans la Seconde Guerre mondiale; l'éveil de la conscience nationale; l'action du Canada comme « puissance moyenne » durant la guerre froide; et les années Trudeau, marquées par l'aide au Tiers monde et l'entrée de la Chine aux Nations Unies.

Quelques problèmes secondaires

En page 3, on dit qu'il y a trois millions d'Amérindiens en Amérique du Nord en 1492: il faudrait préciser qu'ici, l'Amérique du Nord exclut le Mexique, car il y avait pas moins de 25 millions d'Amérindiens au Sud du Rio Grande lorsque Colomb débarqua à San Salvador. D'autre part, à quoi servirait-il de donner la liste des cartes, des tableaux et des illustrations (p. xii à xx) si on ne donne pas le numéro de page correspondante? Il y a quelques anglicismes, comme « rencontrer ses objectifs » (p. 3). Des cartes peu claires (p. 11, 17). En p. 191, c'est Étienne Parent qui écrit dans *Le Canadien* et non Antoine; p. 363, c'est l'**Action** libérale nationale qui est dirigée par Paul Gouin et non l'*Alliance libérale nationale*.

Soulignons, en terminant, que ce manuel s'accompagne d'un **Cahier d'exercices** de 182 pages qui pourrait très certainement intéresser les professeurs du collégial qui dispensent le cours *Fondements historiques du Québec contemporain*. Charland et ses collaborateurs nous ont donc fourni un excellent matériel, de niveau très élevé, fort bien rédigé, accompagné de nombreux tableaux statistiques et de documents historiques, très adapté au public franco-ontarien, et très au fait des perspectives socio-économiques de la nouvelle (?) histoire.

- **Bernard Dionne**

¹ Quatre historiens se sont joints à Charland pour réaliser ce travail: **Jacques Saint-Pierre** (Institut québécois de recherche sur la culture), **Robert Choquette** (Université d'Ottawa), **Ruby Heap** (Université d'Ottawa) et **Nicole Thivierge** (Université du Québec à Rimouski). Ils ont tous écrit des chapitres ou sections de chapitres.

² Nous avons écrit ce qui suit dans une recension de quelques manuels pour le compte de Spirale (mars-avril 1997): « Pour Charland, il faut croire que le fascisme canadien n'a pas existé car il n'en dit mot. Seul le Québec, encore une fois, est apparenté au fascisme: il est vrai que « certains éléments de la société québécoise sont fascinés par les régimes fascistes d'Europe » et que « Adrien Arcand crée le parti national [social] chrétien sur le modèle du parti nazi ». Mais c'est tout. Pas un mot sur le fait que le parti d'Arcand était fédéraliste et regroupait des milliers de sympathisants hors du Québec. Pas un mot non plus sur l'existence des autres partis nazis ou d'obéissance fasciste, tous créés à l'extérieur du Québec, et pas un mot sur l'expansion du Ku Klux Klan dans l'Ouest du pays. Conclusion: l'élève se dit que le repaire des fascistes au Canada... c'était le Québec. » (« Quels manuels pour une histoire controversée? », p. 8-9).

À VENIR DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

Des comptes-rendus des manuels de nos collègues

SIMARD, Marc, avec la collaboration d'Alain ROY et Simon ROY, *Histoire du XX^e siècle, de Sarajevo à Sarajevo*, Montréal, Chenelière/McGraw-Hill, 1996

TURCOTTE, Marc, *Histoire de la civilisation occidentale*, Montréal, Décarie, 1996.

Comptes-rendus



Dufour, Andrée,
Tous à l'école — État communautés rurales et scolarisation au Québec de 1826 à 1859,
Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1996, 271p.

La question du système scolaire québécois est plus que jamais à l'ordre du jour, en particulier depuis le vingt-cinquième anniversaire de la création du ministère de l'Éducation. Cet anniversaire aura consacré la démythification – voire la désacralisation – du *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec* (ou Rapport Parent) qui, depuis sa publication au milieu des années 1960, agissait comme gardien d'un ordre renouvelé, mais perçu comme inaliénable, ou presque.

La publication du livre d'A. Dufour vient à point nommé. Alors que la répartition du financement du système scolaire, la restructuration des administrations locales, le décrochage étudiant, la création de la maternelle à temps plein et le renouvellement du personnel défraient la manchette dans la province, l'auteure nous propose de prendre du recul. Historienne de l'éducation et du XIX^e siècle québécois, elle nous offre un regard rétrospectif sur la constitution du réseau d'écoles publiques au Québec. Son objectif : montrer que le processus de scolarisation des régions rurales au Bas-Canada s'amorce dès le milieu des années 1820 et profite de l'interaction entre l'État et les autorités locales. L'intention n'est pas aussi simple qu'il y paraît puisqu'elle heurte plusieurs lieux communs de



l'historiographie québécoise sur le sujet. Elle fait devancer d'un peu plus d'une décennie l'amorce du processus, laisse dans l'ombre le rôle de l'Église, et retire aux autorités gouvernementales le monopole de l'initiative.

Pour ce faire, elle met à profit une analyse qualitative des nombreux documents administratifs qui constituent généralement la base de toute histoire scolaire au Québec : la législation scolaire, les rapports de commissions d'enquête sur l'Éducation, ceux du surintendant de l'instruction publique ou d'inspecteurs d'écoles, ainsi que les lettres circulaires du surintendant. Là où elle se démarque avec force, c'est par l'utilisation de plus d'un millier de lettres et de pétitions adressées aux autorités gouvernementales et au surintendant par les différents membres des communautés locales (pères de famille, contribuables, maîtres d'école, ecclésiastiques, mais surtout syndics et commissaires d'école). Les données statistiques ne sont utilisées qu'en de rares occasions, de façon quasi illustrative.

La démonstration emprunte un parcours chronologique qui conduit de 1826 à 1859 en trois phases successives, définies par la «nature et l'intensité des rapports État-communautés rurales» : 1826-1836, 1836-1849, 1849-1859. Chacune de ces phases bat au rythme de la législation scolaire et du regard «inquisiteur» des enquêteurs du gouvernement, en même temps qu'elle s'organise autour de trois points névralgiques où l'interaction entre l'État et les communautés locales se manifeste davantage : les écoles, les maîtres et les élèves.

Au-delà de cette pulsation de la démonstration, trois lames de fonds traversent le texte. D'abord, les liens de dépendances réciproques qui unissent les complexes d'acteurs sociaux que représentent l'État et les communautés rurales.

Selon l'auteure, cette relation d'interdépendance marque de son empreinte le procès de scolarisation de l'Éducation au Bas-Canada. Ici, l'État est loin d'être présenté comme le seul initiateur de l'établissement d'un système scolaire public, ni les communautés locales comme des unités sociales passives. Si les subventions gouvernementales jouissent d'un accueil enthousiaste, souvent suivi d'une accélération du développement scolaire, les modalités du financement local, notamment la taxation ou le paiement des maîtres d'école, suscitent généralement la controverse parmi la population, controverse qui se traduit souvent par un repli. La scolarisation du Bas-Canada apparaît ainsi comme un mouvement à vitesse variable, loin d'être rectiligne ou unidirectionnel. Tributaire de l'interaction des forces centrales et locales, il varie donc en fonction des différents

points d'équilibre obtenus. Il varie également selon la représentation que se construisent l'une et l'autre de leur propre rôle et de celui de son vis-à-vis. A la «vision renouvelée» de l'État s'oppose une représentation construite (indistinctement) par les membres des communautés locales d'un État perçu comme le grand argentier, responsable de la formation des maîtres et du fonctionnement interne des écoles et d'une communauté locale à qui revient le droit de décider de son mode de contribution financière, du nombre d'écoles nécessaire à ses besoins, des maîtres qui y enseigneront, ainsi que du rythme et de la durée de la présence en classe des élèves.

Deuxième élément qui domine la démonstration : le rôle fondateur de la décennie 1826-1836. Pour A. Dufour, cette période est déterminante. C'est à ce moment que le réseau d'écoles publiques bas-canadien commence à prendre forme, c'est aussi à ce moment qu'est mis de l'avant le projet de taxation forcée, qu'une certaine féminisation du personnel enseignant s'observe et que se formalisent les rapports d'interdépendance entre l'État et les communautés rurales en matière scolaire.

Le refus de restreindre à la seule mesure de la fréquentation scolaire la question de la scolarisation amène également l'auteure à proposer une idée plus juste de la familiarité des populations rurales avec le phénomène scolaire. Considérant la scolarisation comme l'ensemble de «tout ce qui entoure la mise en oeuvre de l'effort d'Instruction primaire entrepris par les acteurs sociaux» (p. 25), elle met d'abord en évidence l'intérêt porté à l'instruction par la population rurale, à travers les différents débats, de même que la «généralisation de l'expérience scolaire chez la jeunesse bas-canadienne» à partir de la mi-temps du XIX^e siècle, telle que le suggère l'accroissement du taux d'inscriptions aux écoles.

suite à la page suivante

Tous à l'école

suite de la page 17

Cette reprise éditoriale d'une thèse de doctorat déposée à l'UQAM en 1992 est riche d'idées et d'intuitions intéressantes qu'il reste encore à porter à maturité. Les redites occasionnées par une progression du développement à la fois chronologique et thématique en irriteront plusieurs, tandis que sur le plan didactique d'autres regretteront l'absence d'un tableau des nombreuses lois scrutées et de leurs effets dans les différents secteurs observés (écoles, personnel enseignant et élèves), ou encore l'absence d'un index qui facilite la recherche de renseignements spécifiques. Sur le plan du contenu, l'absence de critiques des sources, et notamment l'absence d'une analyse fine des enjeux discursifs et des instances discursives, le flou qui entoure la composition des complexes d'acteurs sociaux que sont l'État et les communautés locales (sur lesquels reposent pourtant la dynamique de la démonstration), et le peu d'accent mis sur le rôle médiateur essentiel joué par les inspecteurs d'écoles affaiblissent la démonstration.

Toutefois, ce sont là autant d'éléments qui ne sauraient appeler un reproche trop sévère, mais au contraire indiquer de nouvelles ouvertures qui s'ajoutent à celles déjà offertes par le contenu de cette étude.

- François Melançon
Université Paris I

Ryerson: un hommage anachronique ou audacieux?

À l'heure où d'aucuns se gaussent des déboires du marxisme, il peut sembler anachronique ou tout au moins audacieux de publier un ouvrage qui retrace la carrière de Stanley Bréhaut Ryerson, le plus important historien marxiste du Canada. Et pourtant, Robert Comeau et Robert Tremblay, de l'UQAM, ont cru que ce personnage marquant de la gauche canadienne méritait un tel témoignage.

Stanley Bréhaut Ryerson un intellectuel de combat est le fruit de quatorze collaborateurs, qui retracent la trajectoire militante et le cheminement de cet intellectuel, qui fut membre du Parti communiste canadien de 1932 à 1969 et professeur au département d'histoire de l'UQAM de 1970 à 1992.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : l'itinéraire, la question nationale, son œuvre et son rayonnement. Céline Saint-Pierre amorce ce recueil en rendant hommage à ce militant et à ce chercheur qui a eu un rayonnement international. Il a aussi renouvelé l'historiographie canadienne avec ses ouvrages *Unequal Union* et *Capitalisme et Confédération*. Pendant sa carrière universitaire, il a fait découvrir la théorie marxiste à des centaines d'étudiants ; il savait exposer les différentes facettes de la pensée de Marx d'une façon non dogmatique.

Dans la partie consacrée à son itinéraire, Stephen



Endicott brosse un tableau des années torontoises, soit de 1943 à 1969. Stanley B. Ryerson est alors un membre très actif du Parti communiste canadien. À l'instar de Stéphane Baillargeon, journaliste au *Devoir* qui a commis une malheureuse critique sensationnaliste de ce livre, qu'il a d'ailleurs intitulée *En un combat douteux*, il faut reconnaître que Endicott aurait dû être critique à l'égard des positions staliniennes du PCC et de Ryerson. Certains articles du livre sont démesurément laudatifs, et celui d'Endicott est de ceux-là.

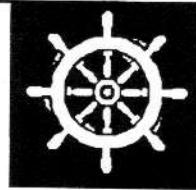
Dans la deuxième partie, Bernard Dansereau, Robert Comeau, Serge Denis et Lucille Beaudry retracent, dans quatre articles, la contribution de Stanley B. Ryerson sur la question nationale. Robert Comeau, qui partage la direction de ce recueil avec Robert Tremblay, nous rappelle que le PCC a mis bien du temps à comprendre que le nationalisme québécois n'était pas fasciste et réactionnaire ; malgré cela, le parti communiste a quand même été le premier parti politique au Canada à reconnaître le droit des « Canadiens français » à l'autodétermination. Stanley B. Ryerson fut, quant à lui, un des rares intellectuels canadiens-anglais à défendre le droit du Québec à l'affirmation nationale, même s'il

croyait que cette question était subordonnée à la lutte des classes et à l'union de tous les ouvriers canadiens. Entre 1962 et 1992, il a travaillé à faire reconnaître le caractère binational du Canada, réponse adéquate selon lui à la grave crise constitutionnelle canadienne.

Jean-Marie Fecteau a analysé la vision de la transition au capitalisme contenue dans *Capitalisme et Confédération*, œuvre majeure de Ryerson. Robert Tremblay, également dans la troisième partie consacrée à l'œuvre du chercheur et militant, s'est arrêté à la perception de Ryerson de l'union politique de 1867 comme processus d'achèvement de la révolution démocratique bourgeoise. L'itinéraire d'historien de Stanley B. Ryerson témoigne qu'il s'est éloigné des thèses marxistes orthodoxes à quelques reprises, entre autres et plus spécialement dans *The Open Society*, comme le fait remarquer Harvey Fuyet.

La dernière section est consacrée à son rayonnement au sein de l'historiographie ouvrière québécoise. En terminant, il faut rappeler que cet ouvrage est un livre-hommage avec tout ce que cela comporte de non dit sur les moins bons coups du personnage. Il plaira sûrement aux nostalgiques et à ceux que le maître a instruits.

- Paul Dauphinais
Collège Montmorency



La page cliotronique

Amérique française : au bout des doigts

Coproduction Centre de recherche Lionel-Groulx, Services documentaires multimédia et l'Agence francophone pour l'enseignement supérieur et la recherche. IBM compatible (386 ou plus) avec 640K de mémoire vive.



Combien parmi nous se souviennent des heures que nous avons passées à dépouiller les index de périodiques, mois par mois, puis année par année, à la recherche d'articles qui pouvaient nous éclairer sur nos sujets de recherche? C'était déjà mieux que d'avoir à parcourir tous les index et les tables des matières des revues, mais c'était un travail fastidieux qui est venu à bout de ma patience plus d'une fois, je l'avoue. Puis, nos mémoires et nos thèses complétés, les bibliothèques se sont équipées du céderom *Repères* et le travail d'une journée s'effectuait en quelques minutes. Il suffit désormais de taper le nom d'un auteur, deux ou trois mots clés, et le tour est joué : tout ce qui correspond aux critères de recherche défile devant nos yeux. De plus en plus maintenant, on peut même y consulter le texte intégral des notices.

Or, le Centre de Recherche Lionel-Groulx a fait appel aux Services documentaires multimédia, la même compagnie qui produit *Repères*, pour développer un autre projet destiné à nous épargner des heures de dépouillement de res-

sources bibliographiques. Il s'agit du céderom *Amérique française : histoire et civilisation*. Finie la manipulation des huit encombrants volumes de HISCAEQ¹. Finie la course aux multiples bibliographies spécialisées et aux dictionnaires biographiques. La technologie de *Repères* est désormais à la disposition des chercheurs en

histoire de l'Amérique française. Le résultat permet de faire des recherches qui sont non seulement infiniment plus rapides mais d'une richesse et d'une précision qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer en ayant recours aux outils traditionnels de recherche.

Deux exemples suffisent pour donner un aperçu des possibilités nouvelles qu'un tel outil met à notre portée. Vous faites une recherche sur Hector de Saint-Denis Garneau? Qu'à cela ne tienne. Il suffit de taper son nom et dans l'espace de quelques secondes vous avez une liste de toutes ses œuvres et de toutes les études qui lui sont consacrées (de Noël Audet à Robert Vigneault). Mais ce n'est pas tout. Vous aurez également sa notice biographique puisée dans le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*² et toutes les autres notices biographiques des auteurs en rapport avec lui (Jean Le Moyne, André Laurendeau, Robert Élie, etc.).

Supposons, d'autre part, que vous voulez faire une recherche sur les

hommes politiques qui ont fréquenté telle ou telle institution (le Collège Sainte-Marie par exemple) ou qui sont nés dans telle ville. Encore là, en faisant une recherche par mots clés dans une banque spécialisée (plutôt que dans l'ensemble des ressources) on retrouve instantanément toutes les notices qui correspondent aux critères définis. On voit là de nouveaux horizons de recherche qui nous étaient inaccessibles auparavant.

À part le HISCAEQ et le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, on trouvera des guides de recherche (Rouillard, Roy), des bibliographies régionales de l'IQRC, des index des périodiques, notamment ceux de *L'Action française*, de *l'Action nationale*, de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et du *Bulletin des recherches historiques*. On peut également consulter des bibliographies spécialisées de la Fondation Lionel-Groulx ainsi que des dictionnaires politiques (des parlementaires, Drouilly). Enfin, un certain nombre de textes complets sont disponibles : *Histoire du Canada par les textes* (réunis par Frégault, Trudel, Brunet), les manifestes colligés dans *Le Manuel de la parole* par Daniel Latouche et *Les résultats électoraux depuis 1867*.

Le plus étonnant devant cette richesse, c'est qu'à force de travailler avec cet outil, on devient vite ingrat. En dépit d'un travail technologique et bibliographique énorme pour convertir les données sur support informatique et pour valider les 200 000 notices bibliographiques et les 50 000 notices biographiques, je me suis trouvé à

maugréer contre l'interface surannée qui nous impose des procédés laborieux lorsque l'on veut sélectionner et copier du texte. Impossible, par exemple, d'utiliser la souris pour sélectionner du texte; impossible de copier et de coller dans une application de traitement de texte. Il faut, au contraire, suivre une série d'étapes d'exportation et d'importation de fichiers qui semblent relever d'un autre âge.

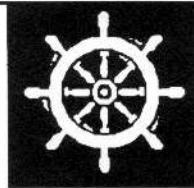
Ingrat donc, mais aussi gourmand. On se trouve à rêver d'une version qui irait plus loin en terme de contenu. Si *Amérique française* est solide dans le domaine politique, on ne peut que déplorer l'absence de plusieurs autres ouvrages de référence. Parallèlement au *Dictionnaire des auteurs* on rêverait d'avoir le *Dictionnaire des œuvres*. Pourquoi ne pas avoir inclus le *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*? Pourquoi ne pas adapter l'*Encyclopédie de la Musique du Canada*? Pourquoi seulement l'index du *Dictionnaire Biographique du Canada*? D'importantes bibliographies spécialisées manquent également à l'appel: *Le Répertoire pratique de littérature et de culture québécoise*, *le Répertoire des thèses*, etc.

Bien sûr, il y aura toujours une limite technique à ce que l'on peut mettre sur un céderom, mais avec un contenu qui se limite essentiellement à du texte et considérant l'évolution des technologies, on peut aller beaucoup plus loin que ce que nous fournit la présente version du produit.

En entrevue récemment, M. Alain Boucher, directeur du développement aux Services documentaires multimédia, a déclaré qu'une nouvelle version du céderom sortira au cours de l'automne 1997, suivie vraisemblablement d'une version sur Internet au printemps 1998. Il prévoit que la nouvelle version sur céderom sera beaucoup plus con-

suite à la page suivante

La page cliotronique



Le Salon des profs : le site de l'APOP-Histoire

Le Bulletin de l'APHCQ a annoncé dans son dernier numéro, l'ouverture par l'APOP d'un site internet destiné aux professeurs. Chaque discipline y est représentée et l'objectif principal c'est de favoriser les échanges pédagogiques entre professeurs (informations sur des sites d'intérêt pédagogique, échange de documents, plans de cours, exercices, évaluations, etc.)

Depuis le dernier numéro, la section histoire de l'APOP s'est enrichie de quelques nouveautés. Entre autres, un babillard où vous pouvez afficher vos messages. Une petite visite s'impose si vous avez le temps. J'apprécierais beaucoup vos commentaires. Cette section n'est pas une page personnelle mais se veut VOTRE section. Des collègues m'ont déjà fourni plusieurs liens intéressants et d'autres, des documents com-

me leur plan de cours ou des exercices.

Très bientôt, le site de l'APOP aura son propre logiciel qui vous permettra d'entrer vos documents et d'avoir accès directement à tout document, toute discipline confondue, via un moteur de recherche et une banque de données. En attendant, vous devez passer par mon courrier électronique si des documents en histoire vous intéressent. Je vous encourage à le faire, vous êtes les bienvenus.

Au plaisir de communiquer
Francine Gélinas, professeure
d'histoire, Collège Montmorency
fge@videotron.ca
<http://pages.infinit.net/helo/>
ou via l'APOP
<http://www.vitrine.collegebdeb.qc.ca/apop/FICHES/histoire.htm>
Tel: 384-3301 (maison), 975-6469 (bureau)

Du nouveau avec l'APHCQ sur Internet

Veuillez prendre note de la nouvelle adresse de l'APHCQ sur e-mail : aphcq@videotron.ca

Nous profiterons des vacances pour reconstituer le site de l'Association. Avis aux internautes!

D. Nepveu
au nom de l'exécutif

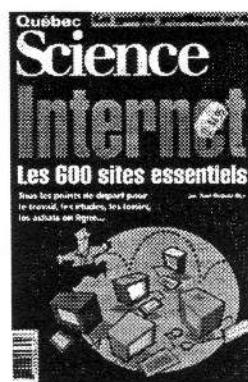
Amérique française

Suite de la page 19

viviale sur le plan technique et plus complète en termes de contenu, mais précise que les décisions finales à ce chapitre n'ont pas encore été arrêtées. La version actuelle, qui a bénéficié de peu de promotion et qui visait essentiellement les bibliothèques, s'est vendue à 125 exemplaires au coût d'environ 300\$ l'unité. Il est à espérer que la nouvelle version, quel que soit le support adopté, s'adressera à un public plus large.

- Lorne Huston
Collège Édouard-Montpetit

Les sites historiques sur Internet



Dans la quatrième édition de Québec science sur les sites essentiels de l'Internet¹, on trouve en toute première place, sous la rubrique histoire : **Les sites historiques sur Internet**² «Toute l'histoire de l'humanité ramassée sur une page, époque par époque, de l'Antiquité à la guerre du Vietnam»

note le rédacteur du guide, Jean-Hugues Roy. Ma curiosité piquée, je n'ai pas hésité à aller y faire un tour.

Résultat? Il faut le dire haut et fort. C'est un excellent site qui, à mon avis, constituerait un merveilleux point de départ à indiquer à ceux de nos étudiants qui voudraient s'aventurer sur l'Internet sans trop savoir par où commencer. La page initiale nous présente une quinzaine de choix pour délimiter nos recherches par période (Antiquité, Moyen Âge, Europe contemporaine, etc.) Puis, chaque choix nous renvoie à une autre page qui contient de multiples liens extérieurs avec des sites sur le thème choisi.

En Antiquité, par exemple, on retrouve une dizaine de liens vers des sites se rapportant à l'histoire de l'Égypte, de la Mésopotamie, des empereurs romains etc. Plusieurs de ces liens débouchent sur d'autres sites où l'on peut trouver des textes de l'époque, des cartes historiques et des photos. Le Moyen Âge est encore plus riche avec une cinquantaine de liens, classés à la fois par thème et par période. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que l'on voit qu'un effort sérieux a été fait pour trouver des sites en français ou des sites de pays autres que les États-Unis.

Bien conçu, bien entretenu. Je n'ai fait que commencer à fouiller tout ce que l'on y trouve. Tous les liens étaient fonctionnels et à jour. À inscrire dans les médiographies de nos plans de cours pour lancer nos élèves dans le cyberespace!

- Lorne Huston
Collège Édouard-Montpetit

Notes

1. Jean-Hugues Roy, *Internet les 600 sites essentiels*, printemps 1997, Québec Science, 4,95\$.
2. <http://www.er.uqam.ca/merlin/ck191898/menu.htm>

Revue des revues

Histoires d'empires: Perse antique, Francie de Clovis et Sérénissime Venise



C'est principalement à une réflexion sur la notion d'empire que le numéro de mars 1997 de la revue *L'histoire* nous convie.

Dans «Fastes et splendeurs de la cour de Perse», Pierre Briant s'oppose à la vision traditionnelle offerte par les historiens grecs décrivant l'Empire perse en terme de décadence. En contrepartie, il insiste sur une compréhension de la vie quotidienne palatiale structurée des rois perses que laisse entrevoir les vestiges et artéfacts archéologiques résultant, par exemple, des fouilles faites à Suse et d'une relecture du texte hébreu appelé le *Livre d'Esther* (IV^e siècle av.J-C). Le déplacement impressionnant des rois perses à travers l'Empire, accompagnés d'une caravane de quelque 800 domestiques et esclaves, le décorum des cérémonies d'investitures des nouveaux monarques et les banquets somptuaires nourrissant environ 15 000 personnes sont quelques aspects abordés pour contrer l'image négative perpétuée jusqu'à présent.

Par ailleurs, dans «Les Francs sont-ils Allemands?», Pierre Monet présente une exposition franco-allemande intitulée «Les Francs, précurseurs de l'Europe» (dans la lancée des célébrations du 1 500^e anniversaire du baptême de Clovis). Réunissant un grand nombre d'objets archéologiques et de documents historiques, cette exposition tente de se détacher, d'une part, de la thèse française faisant des Francs des barbares élevés à la civilisation par la christianisation et, d'autre part, de la thèse allemande offrant la vision d'une civilisation franque originale et raffinée où Clovis est perçu comme «celui qui germanisa une Gaule à la dérive, lui donna son nouveau nom, sauva ses villes et ses routes et restructuring la société par un droit et un Etat fondés sur des bases inédites». L'exposition propose plutôt l'image d'une société franque de synthèse, tolérante et ouverte, «sauvegardant sans doute le meilleur de Rome, [et présentant] une construction géographique et politique au sein de laquelle l'intégration et l'assimilation de peuples et de cultures, de religions et de langues diverses ne furent pas de vains mots».

Mais le principal dossier de la livraison de mars concerne l'évolution de l'empire vénitien : «Venise: Grandeur et décadence d'une république maritime». Entre autres articles, celui d'Elisabeth Crouzet-Pavan s'attarde à l'importance de l'aménagement fluvial, qui débute dès le IX^e siècle, et aux métiers relatifs à ces grands travaux. De l'empire maritime que Venise se taille en Méditerranée, un entretien avec Philippe Braunstein analyse la nature des échanges commerciaux et jette un regard

sur les marchands et navigateurs qui l'ont animé. Puis un article de Bernard Doumerc se penche sur le déploiement militaire nécessaire à sa protection. Enfin, Jean-François Chauvart et Xavier Tabet relataient les péripéties de la fin de la République où, devant les menaces de Napoléon Bonaparte, le Grand Conseil engage la République dans le «suicide politique» en votant au mois de mai 1797 purement et simplement l'abolition des institutions. Bref, ce dossier pré-



sente l'histoire d'une brillante république qui a su profiter du courant d'échange méditerranéen avec l'Orient et Byzance et qui, à ce titre, «a joué le rôle d'école du commerce mondial» en Occident.

En dehors de la thématique impériale, un autre article apparaît digne de mention pour alimenter la matière des cours de civilisation. Ainsi, dans «Et Calvin fit régner l'ordre moral à Genève», Léon Jet-troëc fait état des changements importants survenus à Genève dans les années 1540, suite à l'installation de Jean Calvin. A partir des procès-verbaux du conseil, un tribunal religieux, c'est tout le rigorisme moral du calvinisme d'origine qui nous est révélé.

- Daniel Massicotte
Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

«Dossier: À quoi sert l'histoire»

Spirale, n° 153 (mars-avril 1997).

«À quoi sert l'histoire?» C'est par cette interrogation sur les fonctions sociales de l'histoire que s'amorce une revue de l'état de la discipline historique à travers ses productions diverses: examen des manuels en histoire canadienne et québécoise (Bernard Dionne), comptes-rendus de monographies marquantes

(*Histoire des jeunes en occident* de Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt; *Les intellectuels québécois: formation et engagements (1919-1939)* de Catherine Pomeyrols), présentation de biographies (Taschereau et Godbout), hommages à des historiens retraité (Stanley Bréhaut-Ryerson) ou disparu (Georges Duby), retours réflexifs sur la discipline analysée tantôt comme tradition écrite (*Douze*



leçons sur l'histoire d'Antoine Prost) tantôt comme enseignement (*De l'enseignement de l'histoire d'André Lefebvre*), etc. Faut-il conclure de cette image éclatée, où se multiplient les spécialisations, les approches et les méthodes, que l'histoire n'offre plus aucun espace de dialogue qui puisse rassembler, dans une langue commune, l'ensemble de la communauté des historiens? C'est lamer

constat qui pourrait se dégager à la lecture de ce dossier, sans que ne soit aucunement remise en cause la valeur intrinsèque de chacune des contributions qui le composent (ou plutôt, qui s'y juxtaposent). Ce foisonnement désordonné est-il le signe d'une crise de l'histoire? Ou d'une incapacité, de la part des responsables de ce dossier, à rendre intelligible et cohérente une trajectoire disciplinaire commune à l'ensemble des sciences sociales?

- Patrice Regimbald

Revue des revues

«Le mariage des prêtres. Quinze siècles d'interdits»

Notre histoire, n° 141 (février 1997)



La livraison de février de la revue *Notre histoire* consacre un dossier à la question du mariage des prêtres dans l'église chrétienne. Qu'y apprend-on? En gros, que la discipline du célibat ecclésiastique est une mise en place historique qui a donné lieu à de nombreuses situations différentes concernant les relations du prêtre et de la femme et qu'on ne peut séparer cette histoire, de façon simpliste, en deux périodes: l'une où les prêtres se marient et l'autre où ils ne le peuvent plus.

La situation très changeante du prêtre face à la femme, lors des premiers siècles de l'Église, s'explique par le fait que le Nouveau Testament est relativement muet sur la question. D'abord, parce qu'il n'y a pas de prêtres au sens strict du terme à l'époque où sont consignés les écrits qui composent le Nouveau Testament: les responsables de communautés dans les religions du temps n'y sont jamais considérés comme des prêtres exerçant une fonction sacerdotale ou pratiquant une

activité culturelle comme ce sera le cas à partir du III^e siècle. En outre, seules les épîtres pastorales attribuées à Paul donnent une prescription sur le mariage des ministres de l'Église: «Il faut que l'évêque (ou l'ancien) soit le mari d'une seule femme» (Timothée 3, 3; Tite 1, 6). Les pères fondateurs de l'Église ne peuvent donc se référer aux écrits néotestamentaires pour définir les comportements des ecclésiastiques dans leurs relations avec les femmes.

Jusqu'au III^e siècle, l'ordination des hommes mariés n'est interdite ni en Orient ni en Occident. Des pressions s'exercent toutefois par la suite pour limiter les relations des prêtres avec les femmes. La valorisation de la chasteté et de l'abstinence, fréquente dans le Nouveau Testament, va s'amplifier lors des siècles suivants. La sexualité, quant à elle, est dépréciée: elle est associée à l'impuissance, ce qui est incompatible avec la célébration quotidienne de l'Eucharistie, et est considérée comme un obstacle à l'épanouissement de la foi (en subordonnant l'esprit aux convoitises de la chair). En Occident, le Concile d'Elvire en Espagne, peu après 300, demande aux évêques et aux prêtres l'abstinence conjugale mais non la séparation des époux. Dès lors les clercs qui s'abstinent des relations conjugales sont les plus nombreux. Au siècle suivant, l'évêque de Rome Innocent 1^{er} demande que soit imposée l'abstinence conjugale aux prêtres et aux évêques; ceux qui sont mariés pourront cependant continuer de cohabiter avec leur épouse.

L'Église d'Orient fixe définitivement sa discipline – qui perdure encore aujourd'hui – concernant le mariage

des clercs au concile de Constantinople en 692. L'homme marié choisi comme évêque doit se séparer de sa femme, qui doit aller vivre dans un monastère. En revanche, le prêtre et le diacre qui sont mariés au moment de l'ordination ne doivent rien changer à leur vie conjugale. Enfin, le mariage est interdit après l'ordination.

La réforme générale de l'Église latine d'Occident au XI^e siècle, appelée réforme «grégorienne», impose une discipline de fer en matière conjugale: la distinction entre prêtres mariés avant et après l'ordination n'existe plus. Tout prêtre marié cohabitant avec une épouse est interdit de célébration. Le concile de Latran en 1139 complète cette règle en statuant que le mariage des prêtres est désormais considéré comme invalide, à moins que le pape n'accorde une dispense permettant d'ordonner un homme marié. En pratique, cela signifie qu'à partir de ce moment l'on ordonnera que des hommes célibataires même si cela n'est pas dit explicitement avant le code de droit canonique de 1917.

La Réforme du 16^e siècle qui introduit des assouplissements sur la question du célibat des officiants provoquera un mouvement de crispation de l'Église romaine. Pour lutter contre la propagation de la Réforme, les pères de l'Église romaine veulent des prêtres entièrement disponibles et dévoués à leur sacerdoce. Le Concile de Trente en 1563 fait du célibat l'une des composantes majeures de la loi ecclésiastique qui régit le comportement des clercs. Depuis lors, l'Église romaine est restée indéfectiblement attachée à cette discipline du célibat...

- Patrice Regimbald



«De Gaulle et le Québec»

Les cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle, n° 7 (printemps 1997).

Les relations que Charles de Gaulle a entretenues avec le Québec se résument très souvent au fameux discours prononcé le 24 juillet 1967 au balcon de l'hôtel de ville de Montréal. Ce dossier présenté par les *Cahiers d'histoire du Québec* a le mérite de rappeler l'intérêt ancien du général pour le Canada français – on y apprend que le jeune sous-lieutenant De Gaulle traite dès 1913, devant ses camarades du 33^e régiment d'infanterie, d'un certain héros de l'histoire de France nommé Montcalm et de montrer que le célèbre discours du général, qui survint tout de même lors de son quatrième voyage au pays (après ceux de 1944, 1945 et 1960), doit être envisagé, non pas comme un accident de parcours, mais plutôt dans la continuité de sa pensée. Les articles réunis dans ce numéro proviennent de sources et d'horizons divers: personnalités politiques françaises (Alain Peyrefitte, Bernard Dorin) et québécoises (Claude Morin, Jean-Paul L'Allier, Jacques Parizeau), journalistes (Pierre-Louis Maller, Jean-Marc Léger), chercheurs et historiens (Pierre Savard, Claude Galarneau, Jean-Pierre Chalifoux). Il faut féliciter la revue d'avoir reproduit, à titre documentaire, avec la collaboration de l'Institut Charles-de-Gaulle de Paris, toutes les allocutions du général pendant sa visite en juillet 1967. Le «mot de trop» qui avait mis le feu aux poudres apparaît alors, à la lecture de ces différentes allocutions prononcées le long du *Chemin du roy*, comme la formulation explicite de ce qui n'avait auparavant été qu'implicite énoncé.

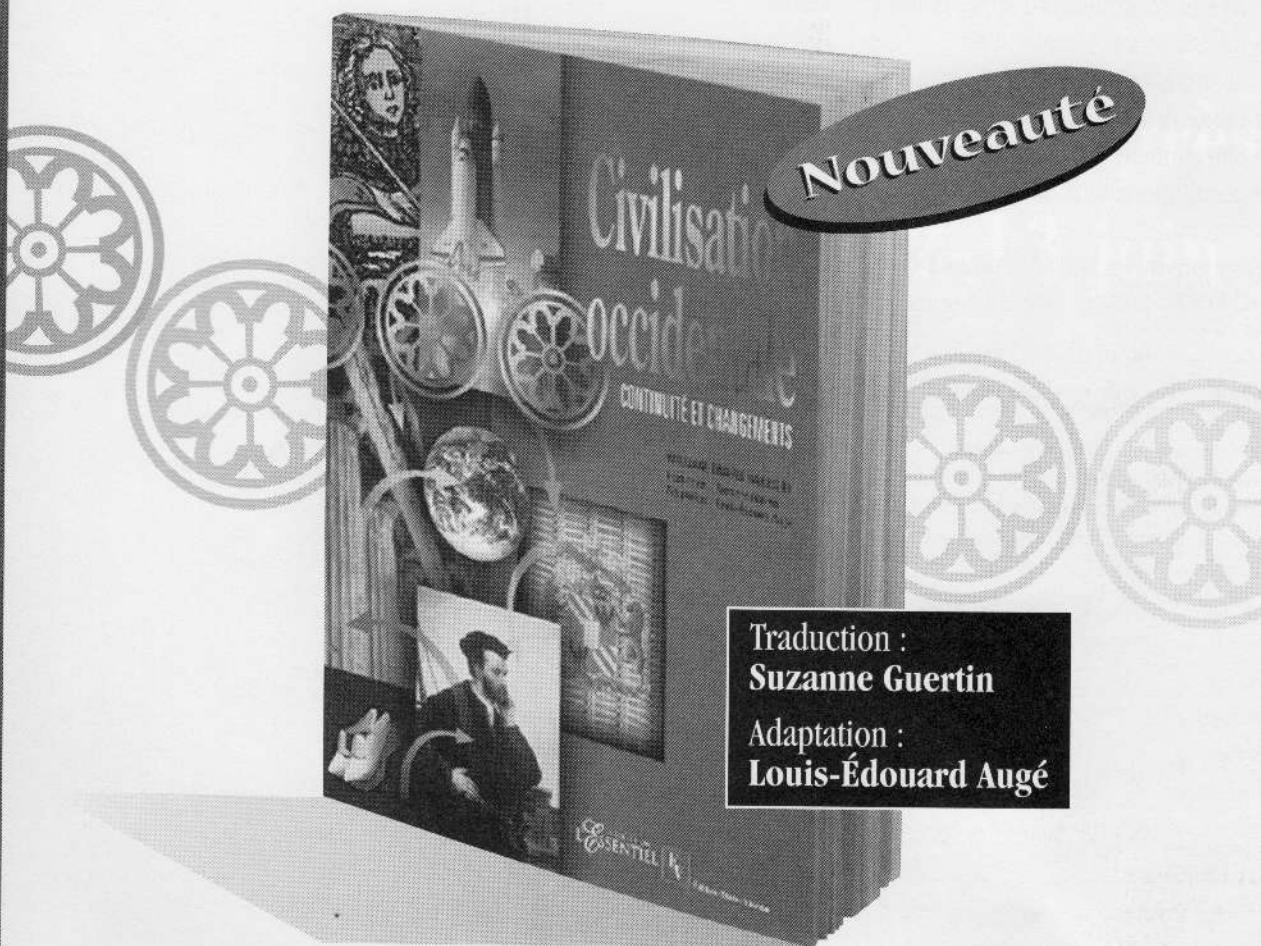
- Patrice Regimbald

EV

POUR
RÉUSSIR...

CIVILISATION OCCIDENTALE, continuité et changements
de William Travis Hanes III

Un manuel qui marquera l'histoire !



Traduction :
Suzanne Guertin
Adaptation :
Louis-Édouard Augé

Pour plus d'information, communiquez avec notre InfoService
dès aujourd'hui en composant le **1 800 567-3671**.

Éditions Études Vivantes

Groupe Éducalivres inc. • 955, rue Bergar, Laval (Québec) H7L 4Z6

Téléphone : (514) 334-8466 • Télécopieur : (514) 334-8387 • Télécopieur sans frais : 1 800 267-4387

Amenez la visite !

Devenez membre des Amis de Pointe-à-Callière et recevez deux billets gratuits pour faire découvrir le Musée à la parenté.

Vous profitez déjà de l'environnement du Vieux-Montréal. En devenant Ami(e) de Pointe-à-Callière, vous profiterez de nombreux autres priviléges à longueur d'année :

- admission gratuite au Musée et aux expositions
- invitation aux inaugurations
- abonnement au bulletin La Recrue
- rabais de 10 % à la boutique et au restaurant l'Arrivage
- fête annuelle des Amis et activités spéciales
- possibilité de faire du bénévolat

Pour joindre les Amis de Pointe-à-Callière,appelez dès aujourd'hui au (514) 872-4643 ou retournez-nous le formulaire d'adhésion.

Veuillez retourner votre paiement à l'ordre de *La Fondation Pointe-à-Callière*

Je demande une adhésion comme :

membre individuel 40 \$
étudiant(e)* - 60 ans et plus* 25 \$
jeune ami(e)* (12 à 17 ans) 15 \$
famille 65 \$

*Joindre preuve d'âge ou de condition

S.V.P. faites parvenir les documents à l'attention de :

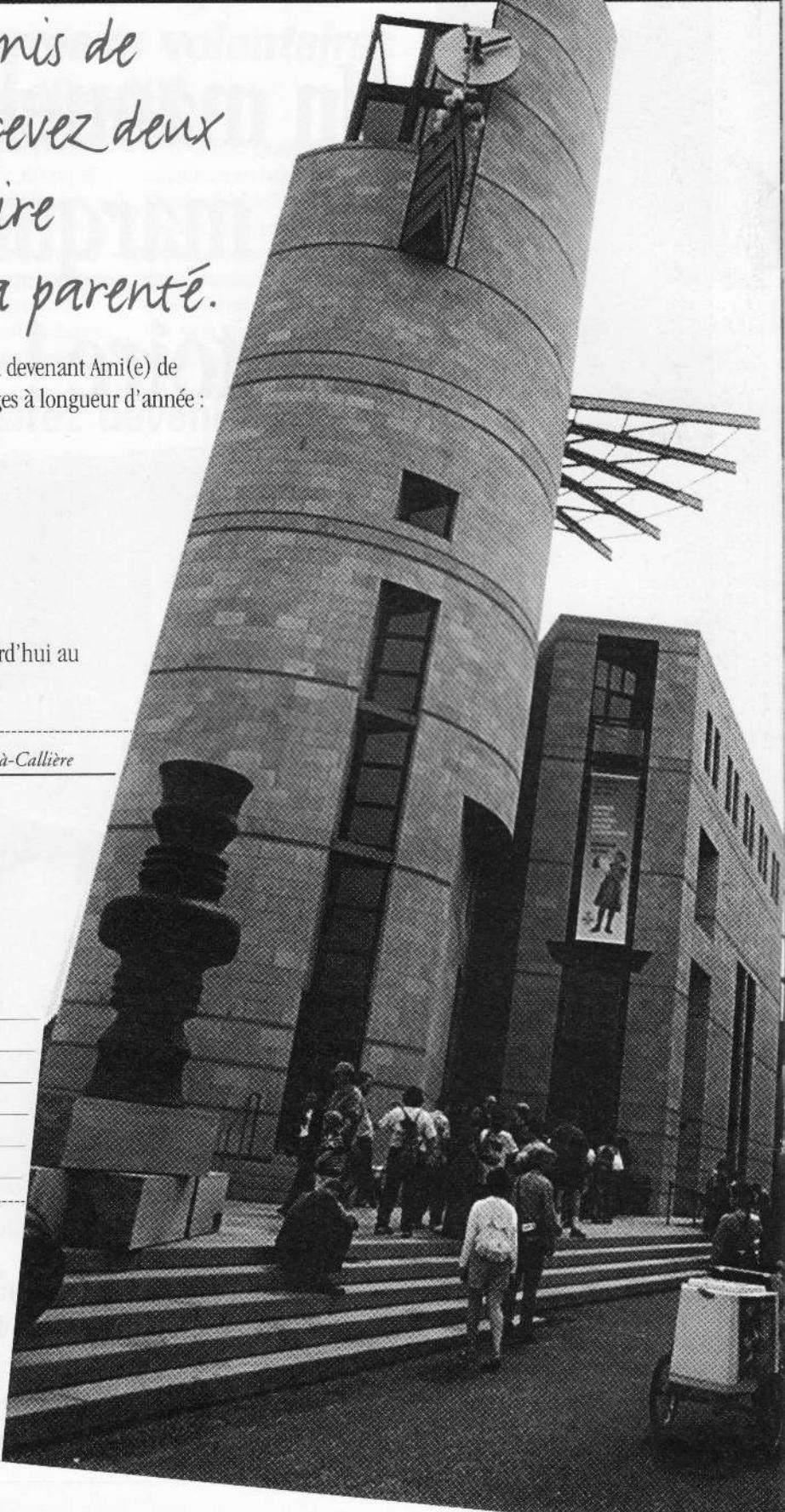
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____

Membres famille (vivant sous le même toit) :



**Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal**

350, place Royale
Angle de la commune
Vieux-Montréal (Québec)
H2Y 3Y5

POINTE-À-CALLIÈRE